

Achat des Musées Nationaux
Musée des Arts et Traditions Populaires

LES
FABLES
ET
LA VIE D'ESOPE
PHRIGIEN.

*Traduite de nouveau en François,
selon la verité Grec.*

Revüe, & corrigée & augmentée
de nouveau.



A TROYES,

Chez la Veuve de JACQUES OUDOT, Imprimeur
& Libraire, rue du Temple.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AU LECTEUR.

AM Y Lecteur, le nom de l'Auteur & le titre de ce Livre, regardez seulement par dehors t'ont fait juger froidement de cette œuvre, si bien que jusqu'à présent tu ne l'as eüe qu'en mépris. Je suis persuadé que quand tu venois à ce nom d'Esope, tu considerois un homme tout contre-fait, & mis en avant pour faire rire le monde, & quand au mot de Fable tu ne l'as entendu que pour mensonges; mais si tu laissois l'écorce, & venois à vivement goûter du fruit interieur. Si oubliant la couverture de la bouteille, tu venois à goûter du vin précieux qui est dedans: si laillant-là ce corps d'Esope, tu venois diligemment à contempler la vivacité de son esprit, & ayant égard à ce mot de Fable, comme tu l'as entendu autrefois tu y découvrois l'image de la verité, j'espere que tu diras que nous n'avons point en vain remis cet œuvre en sa netteté, & que tu seras satisfait & content de nôtre labour.

89.815



LA VIE D'ESOPE

COMPOSEE

PAR PLANUDE LE GRAND,

Traduit de Grec en Latin & depuis le Latin en vulgaire François.

CHAPITRE I.

Dlusieurs ont employé leurs tems & études à rediger & laisser par écrit aux successeurs la minute des choses humaines: mais Esope (comme ainsi soit qu'il eût la parfaite connoissance des enseignemens merveilleux, non sans inspiration divine) semble avoir surmonté plusieurs d'iceux de grande distance: il gagne si bien le cœur des Auditeurs en leur enseignant entièrement par Fables & ne detrimant en rien, ne concludant par raison, ni alleguant rien des Histoires, selon le tems, le portoit avant son âge: que ceux qui sont bien garnis de sens & raison auroient honte de peüser ou faire ce que les Oyeaux ou Renards ne voudroient ni faire ni peüser, & davantage de ne s'employer aux choses lesquelles ont fait plusieurs bêtes brutes, s'être employées sagement en leurs tems,

A ij



entre lesquelles les unes ont échappé plusieurs perils prochains, les autres sont venuës à leur attentes.

Celui-ci donc qui avoit mis en sa fantaisie l'Image de la Republique Philosophale étant Philosophe plus par œuvres que par paroles, fut natif d'une Ville de Phrigie nommée Amminion & surnommée la grande; mais il fut cerf de condition pourquoy ce que dit Platon en Gorgia, me semble très-bien & vrayement dit, volontiers, dit-il, la nature & la loi sont contraires entr'elles, car la nature avoit donné l'esprit libre à Esope; mais la loi des hommes avoit mis son corps en servitude: elle n'a pû toutefois par telle façon lui corrompre la liberté de son esprit; mais quoy qu'elle lui transportât le corps en divers lieux & affaires: elle n'a pû toutefois lui faire remuër l'esprit de sa place.

CHAPITRE II.

La description de sa forme, corporance, stature, qualité, difformité & vivacité d'esprit d'Esope.

OR il a été non-seulement cerf; mais le plus laid de tous les hommes de son tēms, qu'il avoit la tête aiguë, le nez, le col court, grosses lèvres, il étoit noir, dont il eut le nom d'Esope, car Esope veut autant dire qu'Etiopien: le ventre bossu, ayant les pieds tortus par aventure surmontant en difformité de corps les Therfiés d'Homere, mais le pire de tout ce qui étoit en lui, c'étoit la parole lente: la voix cassée, & avec cela parloit indistinctement toutes lesquelles chose semble avoir été cause de sa servitude, car on se fut établi, si étant ainsi laid & difforme il eut pû échaper la condition servile; mais j'avouë qu'il eut le corps ainsi défiguré toutesfois de la nature en étoit ingénieux, & fort prompt à toutes sortes d'inventions.

Esope fait connoître son innocence: par son industrie donna à connoître à son Seigneur ceux qui avoient mangé les figues.

SON Seigneur donc, parce qu'il le pensoit inutile, à toute ouvrage domestique, l'envoyoit labourer aux champs. Or Esope arrivé au lieu travailloit diligemment, son Seigneur s'avila un jour d'aller en la Métairie pour aller voir l'œuvre de son nouveau serviteur, sur ses entre-faites un labourer lui fit present de belles & grosses figues, le Seigneur prenant grand plaisir en la beauté de ce fruit, les donna à garder à un de ses valets nommé Agathopus jusques à tant qu'il retournoit des étuves: où tout aussi-tôt qu'Esope fut entré en la maison pour quelques nécessitez, Agathopus ayant trouvé son importunité incommode, donna conseil à ses compagnons; ça commençons, dit-il, remplissons nos ventres de ces figues, si nôtre Maître les demande, nous remougnons nous deux contre Esope, qu'il est entré en la maison & qu'il a mangé les figues secrettement, & c'est la vérité qu'il est entré en la maison, nous pourrons inventer beaucoup de menfonges: car un seul ne pourra rien contre nous deux, mêmeient qu'il n'oseia murmurer, parce qu'il n'a point d'approbation: quand ils eurent ainsi conclu ils commencerent à manger les figues en les mangeans ils disoient à chacun morceau, malheur sur toi malheureux Esope, car après que le Seigneur fut revenu des étuves & qu'il eut demandé les figues, & qu'on lui eut dit qu'Esope les avoit mangées, il commença à se courroucer, & commanda qu'on lui fit venir Esope, quand il fut venu, il lui dit, viens-ça malheureux

homme, m'as-tu si peu estimé que tu sois entré dedans mon cellier, & que tu aye mangé mes figues. Lesquelles avoient gardées pour moi. Lors le pauvre Esope écoutoit & entendoit; mais à cause qu'il ne pouvoit pas parler à son aise il ne répondit nullement, quand ses accusateurs pressoient & sollicitoient leur Seigneur, & qu'icelui étoit près d'être battu, il se jeta aux pieds de son maître, & le pria qu'il eût un peu de patience. Or après qu'il fut accourû, & qu'il eut apporté de l'eau tiède, il l'a beu, & mettant ses doigts en sa bouche, il vomit seulement l'eau, car il n'avoit encore point mangé ce jour-là, il pria donc les accusateurs qu'ils fissent le semblable, afin qu'on connût celui qui avoit avalé les figues. C'est pourquoy le Seigneur tout étonné du sens & entendement de son nouveau serviteur, commanda que les deux autres beussent de cette eau tiède, les galans avoient bien délibéré de boire l'eau: mais non pas de mettre les doigts en leurs bouche; mais les tourner de çà, de-là, à l'entour des mâchoires, or à grand peine eurent-ils beu que cette eau tiède leur causa le vomissement, & leur fit rendre les figues sans autre contrainte, le Maître voyant devant ses yeux la malicieuse calomnie de ses valets, commanda qu'ils fussent dépouillés tous nuds & très-bien fouietez, lors ils connurent cette sentence avoit été très-véritablement dite, qui machine tromperie contre autrui, lui-même se forge le mal.

CHAPITRE IV.

L'Abbesse Hôpitalière donna la Don de bien parler à Esope.

Le jour ensuivant après que son Seigneur fut retourné en la Ville, lorsqu'il travailloit selon qu'il lui étoit commandé, les Sacrificateurs de Diane, où

d'autres voyageurs étant fourvoyez de leur chemin, & ayant rencontré Esope lui demandèrent & le prièrent de la part de l'Hôpitalier Jupiter qu'il leur montrât le chemin pour aller en la Ville, il les fit asseoir tout premierement à l'ombre d'un arbre, puis apprêta un petit banquet, & les ayant traitez en cette sorte les commença à renvoyer & montrer le chemin duquel ils demandoient, iceux donc se sentant grandement obligez à Esope, tant pour son Hôpitalité que pour sa conduite leverent les mains au Ciel, & avec prières remercièrent leur bienfaiteur; mais Esope après son retour commença à dormir à cause du travail continu de la chaleur, & en dormant lui sembloit à avis que fortune lui arrivoit, qu'elle lui délioit la langue, donna cours à sa parole, la grace de bien parler, avec la doctrine des Fables, incontinent qu'il fut éveillé, il dit, or comme j'ai dormi doucement: mais aussi j'ai songé un glorieux songe, voici je parle aisément & tout ce que je veux nommer, je nomme facilement, & appelle par leur noms, un bœuf un âne, un rasteau, que j'ai été débonnaire envers les étrangers, quelque bon lieu m'a été propice, un bienfait donc est plein de bonne espérance, ainsi donc Esope tout rejouï de cette belle aventure, commença derechef à travailler.

CHAPITRE V.

La vendition d'Esope.

Celui qui avoit la charge de la Métairie, lequel avoit nom Zenas, vint pour voir comme les Laboureurs se portoient à leur ouvrage, & les s'avisa qu'il ne travailloient pas assez diligemment à son gré, il commença à le frapper. Esope voyant cela, il lui dit Maître pourquoi frappe-tu sans cause

cet homme qui ne ta point fait de tort ? & pour un rien nous charge de coups tous les jours, je rapporterai ceci à nôtre Seigneur. Zenas oyant dire ceci à Esope s'étonna grandement, & dit en soy même, si Esope commence à parler le premier, ce ne sera pas son profit : c'est pourquoi je le prévientrai & l'accuserai envers mon Seigneur avant que lui-même m'accuse & autant qu'il me mette hors de sa recepte, incontinent il se transporta en la Ville vers son Seigneur, & étant tout troublé : il lui dit. Dieu vous garde mon Maître, l'autre lui dit pourquoi es-tu tant troublé ? lors Zenas lui dit. il est arrivé une merveilleuse chose en ta maison, comment dit le Seigneur, quelque arbre a-t'il porté son fruit avant le-tems, ou y a-t'il quelque bête qui ait conçu contre nature ? Zenas lui dit, non pas ; mais Esope qui auparavant étoit muet, maintenant commence à parler, ainsi ne te puisse t'il avenir, dit le Seigneur qui as estimé cette chose monstrueuse. A quoi Zenas répondit, je suis content de taire les injures qu'il m'a dites ; mais c'est une chose intolérable des outrages qu'il dit contre toy & les lieux, lors le Seigneur tout courroucé dit Zenas, je mets Esope en ta puissance, vend le, donne le, fait tout ce que tu voudras de lui. Or quand Zenas eut Esope en sa puissance, & qu'il lui eut rapporté le droit qu'il avoit sur lui. Esope lui dit, fait tout ce qu'il te plaira : sur ces entre-faites il passa-là un Marchand qui venoit acheter du bestial, & pour cette cause il tournoyoit par le Village, & il demanda à Zenas s'il avoit quelque bête à vendre, je n'ai point charge dit Zenas de vendre aucune bête, j'ai bien un esclave mâle, le voici, regarde si tu le veux acheter, le Marchand pria qu'on lui vendit la denrée,

& Zenas fit venir Esope, & quand le Marchand l'eut veu, il commença à rire démesurement, où as-tu pris ce capot, est-ce un tronc d'arbre ou un homme ? s'il ne parloit il me sembleroit proprement une cruche enflée, pourquoy m'as-tu détourné pour voir ce bel Oyleau ? cecy dit, il poursuivit son chemin ; mais Esope le suivoit disant demeure Seigneur, lequel Marchand lui dit, va-t-en malottu contre-fait, lors lui répondit, dis-moi pourquoy tu es icy venu ? A quoi dit le Marchand, pour toi mal bâti, je suis venu pour acheter quelque chose de bon ; mais je n'ai que faire de toi, pource que tu es du tout inutile, fletti & fené : Esope lui dit, achette-moi si tu veux ; mais crois que je te ferai grandement utile, en quoi me pourras-tu servir dit le Marchand puisque tu est odieux à tout le monde, Esope dit n'as-tu pas en ta maison des enfans de mauvaise humeur toujourns pleurant, fais que je sois leur Pedagogue, & quand ils pleureront on les menacera de moi comme de la bête, le Marchand en se soufiant dit à Zenas beau vaseau, combien vaut ce malencontre, trois oboles dit Zenas. & quand le Marchand lui paya trois oboles, si je n'ai rien despensé, je n'ai rien acheté aussi. Or quand ils eurent longuement cheminé, & furent venus en sa maison, deux petits enfans qu'on tenoit encore commencèrent à crier & étant tout étonnez de voir la figure d'Esope, lors Esope dit au Marchand, tu as l'accomplissement de ta promesse. Le Marchand en se soufiant entra en sa maison, & lui dit salue tes compagnons, après qu'il fut entré, qu'il eut donné le bonjour à ses compagnons, les autres se regardoient & disoient entr'eux quel malheur est arrivé à nôtre Maître, qui a acheté un serviteur si laid &

difforme; mais ils semble proprement qui l'ait acheté pour servir de baladin en sa maison.

CHAPITRE VI.

Esopé choisit le plus pesant fardeau selon l'avis de ses compagnons, lequel toutefois à la fin fut trouvé le plus léger.

UN peu de tems après que le Marchand fut de retour en la maison il commanda à ses serviteurs de mettre en ordre plusieurs marchandises, & qu'ils s'appêtassent pour aller en campagne, qu'il vouloit partir le lendemain pour aller en Asie. Alors il distribuoit à chacun son fardeau, Esopé prioit qu'on lui donnât le plus léger comme à celui qui étoit nouvellement acheté, les autres le mirent à sa discretion. Lors les compagnons permirent qu'il portât telle charge qu'il vouldroit, après qu'il eut regardé ça & là, & qu'il eut amené plusieurs vases, sacs, balles & paniers, il voulut être chargé d'un panier plein de pain que deux devoient porter, les compagnons commencèrent à se moquer de lui, disant qu'il n'y avoit rien plus fort que ce malotru, lequel j'avoué qu'il eût requis la charge la plus légère, néanmoins il choisit la plus pesante, toutefois pour lui complaire ils lui mirent le panier sur ses épaules, Esopé ayant le dos bien chargé s'ébranloit de ça & de là, le Marchand le regarda s'étonnant & dit Esopé a déjà gagné son argent, puis qu'il est si prompt au travail, car il porte la charge d'un cheval, or après qu'ils furent arrivez au logis pour dîner, & qu'on eut commandé à Esopé de distribuer un chacun sa portion de pain, & que plusieurs eurent beaucoup mangé, son panier demeura à demi vuide, & étant beaucoup déchargé de son fardeau, il marchoit après dîner plus gravement, semblablement au

lieu où ils souperent, il distribua du pain aux autres par ainsi son panier demeura tout vuide, lequel il chargea tout aisément sur ses épaules, & par ce moyen il alloit le premier devant tous; en sorte que ses compagnons qui avoient apperçû qu'il marchoit devant doutoient si Esopé n'étoit point Basque ou non, ou que ce fût un autre, & après qu'ils eurent connu que c'étoit lui-même ils s'émerveillèrent comme un homme de si petite valeur avoit plus sagement fait qu'eux tous, parce qu'il avoit voulu porter le pain, d'autant qu'il sçavoit que facilement & autant que toutes choses il seroit déchargé; Cependant les autres portoient des balles & autres marchandises qui n'étoient point de nature pour être aussi-tôt déchargez.

CHAPITRE VII.

De la seconde venition d'Esopé.

LE Marchand étant arrivé à Ephese, vendit plusieurs autres serviteurs avec grand profit, or il ne lui en demeura plus que trois, à sçavoir le Grammarien, le Chantre & Esopé: après qu'un de ses amis lui eut conseillé de naviger jusqu'à Samos, il lui persuada d'y aller, car il sçavoit bien que là il vendroit bien ses esclaves, quand le Marchand fut arrivé à Samos il les fit habiller de robes neuves, en cette sorte les mena à la foire: Mais pour autant qu'on nouvelle façon il ne pouvoit vendre Esopé, parce qu'il étoit contre-fait de tous côtez, il lui fit une robe d'un sac, l'ayant ainsi paré le mit au milieu des deux autres, afin que ceux qui le verraient s'étonnassent disant, d'où vient cette abomination, laquelle obscurcit ainsi les autres. Or combien que Esopé fut moqué de plusieurs, il les regardoit fièrement & assurément: en ce tems, là Xantus le Phi-

losophe habitoit en Samos, lequel sur ces entre-faites survint au marché: Et voyant ces deux garçons bien habillez, & Esope étant au milieu d'eux s'émerveilla de l'invention du Marchand, car il avoit mis le laid au milieu, afin que par la démonstration de celui qui étoit difforme, les deux autres jeunes garçons semblaissent plus beaux qu'ils n'étoient: & approchant de plus près, il demanda au Chantre de quel pays il étoit, lequel lui répondit qu'il étoit Capadocien, lors Xantus dit, que sçais-tu donc faire, le Chantre lui dit, toutes choses, alors Esope commença à rire. Or les disciples qui étoient avec Xantus quand ils le virent rire & montrer ses dents, ils pensèrent incontinent que ce fût un monstre, l'un d'entre'eux, dit, certes il est rompu, il a des dents, l'autre disoit qu'il n'avoit point ry: Mais qu'il étoit ainsi refrogné, & quand aucun vouloit sçavoir pourquoi il avoit ry, un s'approchant dit à Esope, pourquoi il avoit ry? Esope répondit, recule-toi d'icy brebis de mer: l'autre tout confus par cette parole se retira promptement; puis après Xantus demanda au Marchand de quel prix étoit le Chantre, lequel quand il eut entendu qu'il lui coûteroit mille Oboles, étonné d'un si grand prix, s'en alla à l'autre; mais après que ce Philosophe l'eut interrogé de quel pays il étoit; & qu'il eut entendu qu'il étoit de Lidie, & qu'il lui eut encore demandé, que sçais-tu faire? & que l'autre lui eut semblablement répondu, toutes choses? Esope derechef se prit à rire. Alors l'un des écoliers voulut sçavoir pourquoi il ridoit ainsi à tout propos, lequel un de ses compagnons dit, si tu vent être appelé bouc marin, va le interroger. Or Xantus demanda derechef au

Marchand de quel prix étoit ce Grammaticien, il te coûtera trois mille Oboles, dit le Marchand le Philosophe fut si fâché d'un si grand prix, c'est pourquoi laissant-là le Marchand il s'en alloit, ses écoliers lui demanderent si ces serviteurs ne lui venoient point à plaisir, ouï bien, dit-il, mais je n'ai pas délibéré d'acheter serviteurs tant précieux, l'un d'entr'eux lui dit, puis qu'ainsi est, il n'y a nulle loi qui défende d'acheter le difforme, car aussi bien servira t'il comme les autres, & d'avantage nous poseront son prix, à quoy répondit Xantus ce seroit une moquerie que vous païassiez le prix & que j'achetasse la marchandise, avec cela ma femme qui desire être propre & nette, ne prendroit à gré le service d'un serviteur si laid & mal propre, & les écoliers lui dirent, la sentence est toute manifeste & évidente, elle dit, qu'on ne doit obéir à sa femme, le Philosophe dit essayons premièrement s'il sçait quelque chose, afin que l'argent ne soit pas perdu, s'approchant donc d'Esope bien te soit, dit-il, rejoüis-toi, Esope dit comment, étois-je mari; & Xantus dit, je te saluë, je te saluë dit Esope, lors le Philosophe avec ses disciples étonnez de cette soudaine réponse lui demanda qui est-tu? je suis noir dit Esope. Xantus dit, je ne te demande pas cela: mais je demande d'où tu es né, du ventre de ma mere dit Esope, & Xantus dit, je ne dit pas cela; mais en quel lieu tu nâquit, ma mere dit Esope ne m'a pas déclaré si elle me fit en lieu haut ou bas, le Philosophe lui demanda; mais que sçais-tu faire? rien dit Esope; comment dit Xantus, pour ce que mes compagnons ont dit qu'ils sçavoient tout, ils ne m'ont rien laissé de reste, les écoliers prenant grand plaisir à cecy: dirent, il a fort bien répondu, car il n'y

a nul homme qui sçache toutes choses, & pour cette cause il a ry, d'esch. Xantus lui demanda, veux-tu que je t'achette. & Esope lui dit, tu n'as que faire de mon conseil en cecy, fait ce qui te semblera le meilleur, ou de m'acheter ou non, nul ne fait rien par force, en ceci agit ta volonté, que si tu veux ouvrir la porte de ta bourse, compte argent sinon ne brocarde plus: alors les escoliers dirent entr'eux par les Dieux il a vaincu nôtre Maître, puis après Xantus lui dit: quand je t'aurai acheté tu t'en voudras enfuir: Esope riant répondit, si je veux m'enfuir je ne t'en demanderai pas conseil, comme tantôt tu n'avois que fait du bien, & Xantus dit tu dis bien; mais tu es laid, à quoi répondit Esope. O Philosophe! il faut considérer l'esprit, & non la face. Lors Xantus vint au Marchand & lui dit, combien veux-tu de celui-cy, le Marchand répondit, achette l'un de ceux-cy, & tu auras celui-ci par dessus, & Xantus dit, je n'en veux point d'autre que celui-cy. Alors le Marchand dit, prends-le pour soixante oboles, alors les escoliers delivrerent incontinent les deniers, & Xantus en fut le Seigneur. Les Peagers après avoir sçû cette vente, étoient-là presens tous courroucez demandant qui est le vendeur, & qui étoit l'acheteur; mais quoi qu'un chacun eussent honte de se déclarer pour la petitesse du prix. Esope étant au milieu d'eux, s'écria c'est moi qui a été vendu, celui-cy est l'acheteur, celui-là est le vendeur, que si tous deux se taisent, je demeurerai affranchi, les Peagers furent bien-aise, & donnerent Peages à Xantus, puis s'en allerent.

Xantus fit present d'Esopé à sa femme.

Esope donc suivoit Xantus allant en sa maison, or advint qu'en la grande chaleur du jour, Xantus retiroit sa robbe, & passoit en Marchand, ce que voyant Esope, lui prenant sa robbe par derriere, le tira à soi, & lui dit vend moi tout incontinent ou je m'enfuiray, & Xantus demanda pourquoy cela? parce que, dit-il, que je ne pouvois servir un tel maître, car si toi qui est mon maître, qui ne craint personne, ne donne point de relâche à la nature, mais pisse en allant, s'il arrive que moi qui est serviteur, je sois envoyé à quelque affaire, & qu'en cheminant la nature me contraigne à chose semblable il me fera force de faire mon cas en marchant. Alors Xantus dit ceci te trouble-t-il: pour éviter trois maux je pisse en allant, quels maux dit Esope, si je me fusse arrêté le soleil m'eût brûlé la tête, puis la terre échauffées m'eût brûlé les pieds, avec ce, la senteur de l'urine m'eût suffoqué le cerveau & Esope lui dit je suis content de ta réponse. Or après qu'ils furent arrivés en la maison: Xantus commanda à Esope qu'il s'arrêta à l'entrée, parce qu'il sçavoit que sa femme étoit vignonne & propre, & pourtant ne falloir-il pas que tout incontinent il se presentât à sa femme, avant que de parler à sulaute entra en sa maison, & lui dit ainsi, Dame tu ne me reprocheras plus le service que me font tes chambrières; car j'ai t'av acheté un compignon en qui tu verras une beauté excellente, & telle que jamais tu ne vis: lequel est icy devant la porte: les servantes pensant être vrai ce que leur maître avoit dit, elles se débattaient entr'elles grandement à qui seroit ce l'épouse de ce nouveau servi-

teur. Cependant la femme de Xantus commanda qu'on appellât le Galand, & qu'on le fit entrer dedans : lors l'une des chambrières accourut plutôt que les autres, estimant que telle charge tenoit déjà les airs de son mariage, & appella le nouveau serviteur, & quand l'autre lui eut dit le voicy, c'est moi, la servante toute étonnée lui demanda, est-ce vous qu'on appelle Esope ? oùi certes : la chambrière lui dit, tout beau mon ami n'entre point en la maison si tu me crois, autrement ils s'enfuiraient tous, plusieurs autres sortirent le regardant lui dirent, que ton visage premierement soit coupé & puis tu entreras ; mais ne t'approche point de moi, après qu'il fut entré, il s'arrêta devant la maîtresse ; mais quand elle le vit tourna sa face arriere de lui disant à son mari : d'où m'as-tu amené ce monstre ? etc. le de devant moi, & Xantus dit contente-toi Dame, & ne te moque point de mon nouveau serviteur, elle lui dit : il semble que tu m'aye en dedain, & que tu veul avoit une autre femme, & par aventure que tu m'as apporté cette belle tête de chign, afin que je me fâche de son service ; & que je m'en aille, pource donne moi mon Doüaire, & l'argent de mon mariage, & après je m'en iray. Alors Xantus reprenoit Esope de ce qu'au long du chemin il lui avoit tant facecieusement parlé de son vivre, & maintenant il ne repondit rien à la femme. A quoy Esope repondit jette-là en un gouffre. Xantus dit, tais-toi méchant : Ne sçais-tu pas que je t'aime comme moi-même. Esope dit aimes-tu ta femme, & l'autre dit pourquoi non, meschant pleutre : je t'aime vraiment, & t'aime bien. Lors Esope frappant du pied, cria hautement : Xantus se

laisse

laisse gouverner à sa femme, & se tourna devers la Maîtresse, lui dit, Dame voudrois-tu que ton Philosophe t'eût acheté un jeune serviteur de bonne contenance, de fort bonne grace pour te contempler nuë en ton bain, & pour se laver avec toi au deshonneur de ton Philosophe. O Euripiedes je voudrois avoir une bouche d'or pour dire cecy. Grande est l'impetuosité des vagues marines. Grande est celle des fleuves : Merveilleuse est l'ardeur du fer chaud. C'est une chose dure à supporter que la pauvreté. Il y a d'autres chose infinies lesquelles sont difficiles ; toutefois il n'y a rien de si fâcheux que femme mauvaise. Mais toi, Madame, qui est femme d'un Philosophe ne desire point du service de tels serviteurs mignons & plaisans, de peur que tu ne fasse tort à ton mari. La femme oyant ceci & ne pouvant rien contre-dire, Mon mari, dit-elle où as-tu pesché ce babillard de malotru & contrefait, il semble être plaisant & facecieux. Je ferai donc mon appointment avec lui. Lors Xantus dit, Esope ta Maîtresse veut être remise en grace avec toi, Esope parlant par feintise, dit, c'est grande chose que d'appeller une femme. Et Xantus lui dit, tais-toy désormais, car je t'ai acheté pour servir, & non pas pour contredire.

CHAPITRE IX.

La réponse d'Esope faite au Jardinier.

UN peu de tems après Xantus commanda à Esope de le suivre, il le mena en un Jardin pour acheter des herbes ; après que le Jardinier eut amassé un fardeau d'herbes : Esope le prit, quand Xantus voulut payer le Jardinier. Seigneur, dit le Jardinier, je veux que tu me donne la solution d'une question.

B

Quelle question, dit Xantus : Pourquoi est-ce, dit l'autre que les herbes que j'ai plantées, combien que je les cultive soigneusement, toutefois elles ne prennent leur accroissement, sinon que bien tard, mais celles que la terre produit de son bon gré, j'avoit qu'on y mette aucune peine, ce néanmoins sont plutôt avancées. Et alors Xantus, combien que ce fut une question de Philosophe, il ne peut dire rien sinon ceci ; entre autres choses est gouverné par la Providence divine ; mais Esope qui étoit-là présent se prit à rire. Et son maître lui dit rit-tu, ou si tu te moques. Esope repondit, je me moque vraiment, mais non pas de toi, mais de celui qui t'enseigne ; car ce que tu dis, que toutes choses sont gouvernées par la divine Providence, c'est le premier attribut que l'on doit à Dieu, permettez-moi, & je lui refoudrai la question. C'est pourquoi Xantus se tournant vers le Jardinier, lui dit. Il n'est pas bien séant mon ami, que moi qui ai débattu tant de causes & disputé en tant d'assemblées, maintenant je vient à desfondres des difficultez d'un Jardin, mais si tu proposes ceci à mon garçon qui sçait très-bien les consequences de plusieurs choses, tu en sçauras la solution de ta demande.

Lors le Jardinier dit, Turlupin connoît-il les lettres, ô le grand malheur ! Mais dis-moi prudemment, sçais-tu la declaration de ma demande, Esope lui dit. Quand la femme s'est mariée pour la seconde fois ayant des enfans de son premier mary, si semblablement elle rencontre un second mary, ayant des enfans de sa premiere femme, elle est bien mere des enfans qu'elle a amenez, mais marâtre à ceux qu'elle a trouvez au sein de son premier mary.

Elle démontre donc une grande difference aux uns & aux autres ; car elle aime & preserve soigneusement en la nourriture de ceux lesquels elle a engendrez ; mais elle haït la portée d'autrui, & usent d'envie elle diminuë de leur nourriture pour la donner à ses propres enfans ; car elle aime les naturels comme siens, & haït ceux de son mari comme étrangers. De telle sorte est la terre, elle est mere de ce qu'elle engendre, mais elle est marâtre de ce que tu replante, pour certe cause elle aime mieux, elle entretient mieux ce qui est sien comme chose legitime, mais elle ne donne point tant de nourriture aux herbes que tu plantes, comme si c'étoit herbes bâtarde. Le Jardinier étant tout recrée de cela, dit. Croit que tu m'as relevé d'un grand doute. Va-t'en & emporte ces herbes pour néant, quant tu auras affaire, entre en ce Jardin comme en ton propre heritage, & y prend herbes tant que tu voudras.

CHAPITRE X.

De la lentille seule cuite dans un pot ; du breuvage des bains & autres joyeusetez.

Quelque tems après Xantus s'en alla aux estuves. Or ayant l'a trouvé aucuns de ses amis, il commanda à Esope d'aller en la maison, & qu'on fit cuire la lentille. Après donc que Xantus se fut bien nettoyé & essuyé avec ces amis, il les invita au dîner, protestant toutefois que le banquet seroit bien petit, à sçavoir des lentilles ; disant aussi qu'il ne falloit point juger d'un ami par la diversité des viandes, mais plutôt louer sa bonne volonté. Or après qu'ils furent sortis des estuves & entré en la maison de Xantus, il dit à Esope, apporte-nous à boire du bain. Esope sans dilation, prit de l'eau du

bain & leur en donna : Xantus rempli de cette puanteur. Qu'est-ce ceci, dit-il, à Esope, c'est du bain comme tu m'as commandé. Xantus retenant un peu son ire à cause de ses amis qui étoient present, il commanda à Esope d'apporter le bassin. Esope apporta le bassin tout incontinent & demeura debout. Lors Xantus lui dit ne donne - tu point à laver, à quoi répondit Esope, il faut que je fasse ce que tu me commandes, tu ne m'as point dit mets de l'eau au bassin & lave mes pieds & apporte mes pantouffes, tu ne m'as rien dit de cela. Lors Xantus dit à ses amis, je n'a pas achéré un serviteur, mais un maître. Après qu'ils furent assis à table, & que Xantus eût demandé si la lentille étoit cuite. Esope prit la cueillere & tira le grain de lentille du pot & le servit. Xantus prenant ce grain & pensant qu'il lui presenta pour en faire essay, s'il étoit cuit ou non, le froissant des doigts, dit elle est assez cuite, apporte-la. Lors Esope ne vuidoit rien dedans les escuelles que l'eau toute pure, & en distribuoit à chacun. Pourquoi Xantus lui dit, où est la lentille : Esope lui répondit tu l'as eu, & Xantus lui dit n'as-tu fait cuire qu'un seul grain, non certes, dit Esope, car tu m'as dit en singulier, que je fisse cuire la lentille & non pas des lentilles en pluriel, Xantus donc tout desolé, dit : Mes amis cet homme - cy me fera enrager. Puis se tournant vers Esope, il lui dit. Afin que mes amis ne se plaignent de moi (serviteur inutile) va-t'en, & m'achette quatre pieds de pourceau & les fait diligemment cuire & nous les apporte. Il courut vîtement & fit très-bien ce qu'on lui avoit commandé. Et cependant que les pieds cuissoient, Xantus voulant trouver juste occasion pour battre Esope

pe à l'heure qu'il étoit empêché à quelqu'autre affaire, déroba secretement l'un des pieds & le cacha.

CHAPITRE XI.

Xantus voulant tromper Epope lui-même fut deçu.

UN peu après Esope retourna de son affaire, & en fouillant dedans le pot, il ne se trouva que trois pieds, & parce il connut qu'on lui avoit fait tromperie, & courant à l'étable il coupa l'un des pieds à un pourceau qu'on engraissoit, & après qu'il l'eut bien lavé & accoutré, il le mit dedans le pot avec un autre pour le faire cuire. Or Xantus craignant qu'Esope ne s'enfuit après qu'il auroit aperçu le larcin de l'un des pieds, le remit derechef dedans le pot. Et quand Esope tira les pieds pour les mettre au plat, Xantus en vit cinq & dit, qu'est-ce que ceci Esope : combien de pieds ont deux pores, huit dit Xantus & Esope dit, il y en a donc ici cinq, & le porc qu'on engraisse là en a trois. Xantus bien marri dit à ses amis, ne vous avois-je pas prédit que ce malheureux homme me feroit enrager. Lors Esope dit, seigneur, ne sçais-tu pas qu'on ne peut inferer qu'il y ait erreur selon la somme raisonnable en ajoutant & diminuant de la quantité, Xantus donc ne trouvant nulle bonne occasion pour battre Esope s'apaisa.

CHAPITRE XII.

Du present à la bien aimée de Xantus.

LE lendemain l'un des Ecoliers apporta un beau banquet somptueux, auquel il invita Xantus & les autres disciples, en dînant Xantus choisit des viandes les plus exquises & delicates & les donna à Esope qui étoit auprès de lui. Va-t'en, dit-il, & porte ces viandes à ma bien-aimée. Or Esope s'en

allant pensoit en soi-même. J'ai maintenant trouvé l'occasion de me venger de ma Maitresse, pour ce que quand je vint nouvellement elle me brocaroit. On verra donc si elle aime mon Maître.

Mais si-tôt qu'il fut entré en la maison, il appelle la Maitresse & mit devant elle les viandes qu'il apportoit, disant: Madame mon Maître envoie tout ceci, & non pas à toi, mais à sa bien aimée, & ayant appelé & semond sa chienne disant. Tiens mignonne; viens ma petite mignonne, mange, car mon Maître m'a commandé que je te donnasse tout ceci: il lui donna toute la viande morceau à morceau. Cela fait il retourna vers son maître, lequel lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée. Tout dit Esope elle a tout mangé en ma présence. Xantus lui demanda derechef. Qu'a-t-elle dit en mangeant: elle te remercie. Mais la femme de Xantus tout troublée de ceci, de voir que son mari aimoit mieux une chienne que sa propre femme, entra en sa chambre & pleuroit, disant que jamais il n'auroit sa compagnie.

Or après que chacun eut bien bû & qu'on eut proposé beaucoup de questions d'un côté & d'autre, l'un d'entr'eux demanda: Quand fera-ce qu'il y aura grands troubles & dissensions entre les hommes, Esope étant auprès de lui dit. Quand les morts ressusciteront, lors ils demanderont ce qu'ils possédoient en ce monde, les écoliers commencerent à rire.

Et un autre proposa cette question. Pourquoi est-ce que la brebis que l'on mene à la boucherie ne crie point, & le pourceau grogne incessamment, pour ce, dit Esope, qu'on a accoutumé de tirer le lait à la brebis, & de lui tondre la laine, nonobstant

elle ne laisse pas de suivre paisiblement. Pourquoi aussi quand on la prend par les pieds quelque fer qu'elle voye, elle ne soupçonne rien de mal, mais lui semble qu'elle a accoutumé. Quand à la truie, elle n'est ni tirée ni tonduë, & on n'a point accoutumé de la traîner, semblables choses, mais sachant qu'elle n'a rien de bon sur soy que la chair: à bon droit elle se plaint & crie. Ces choses dites, les Disciples se prirent encore à rire, en le loüant grandement. Après avoir dîné, Xantus retourna en sa maison & commença à deviser avec sa femme, selon qu'il avoit de coutume. Sa femme le dédaignant, lui dit: Ne t'approche point de moi, donne-moi mon Douaire, afin que je m'en aille, car je ne demeurerai plus avec toi. Va flater & faire chere à ta chienne, à qui tu as envoyé la viande. Alors Xantus tout éronné dit, Esope m'a fait encore quelque encombrer, & dit à sa femme. Dame je ne mentiray point à qui ay-je envoyé la viande, sinon à toi; non par le Dieu Jupiter tu ne me l'as point envoyé dit-elle, mais à la chienne. Xantus appellant Esope lui dit à qui as-tu présenté ce que je t'avois donné. Esope dit à sa bien-aimée, & Xantus demanda à sa femme: n'as-tu rien reçu, rien dit-elle, & Esope dit, à qui m'as-tu commandé maître de faire le présent: à ma bien-aimée, dit Xantus, & Esope ayant fait venir la chienne, celle-cy dit-il, est ta bien aimée; car ta femme quoi qu'elle te soit bonne amie, toutefois elle se fâche de la moindre chose que ce soit, elle contredit, elle dit des injures, elle s'en va, mais frappe ta chienne & la chaste tant que que tu voudras elle ne s'en ira pas pourtant, ainsi mettra en oubli toutes les injures & menaces tout incontinent

elle applaudit & se jouë de sa queruë à son Maître, il falloit donc, ô Seigneur que tu me disse: porte cecy à ma femme & non à ma bien-aimée. Lors Xantus dit à la femme, Dame ne vois-tu pas que ce n'est point ma faute; mais de celui qui a apporté les viandes. Ayez donc patience & je trouveray occasion pour le battre. Or elle ne le crut point, mais s'en alla chez ses parens, pourquoi Esope dit à Xantus, Maître ne t'avois-je pas bien dit, que ta chienne t'aimoit plus que ta Maîtresse.

CHAPITRE XIII.

Esope par son invention fait retourner sa maîtresse.

Quelques jours après Xantus voyant le coutroux immuable de sa femme, & qu'il ne pouvoit faire son appointement avec elle, lui envoya aucuns de ses alliez pour la faire retourner en sa maison, elle n'en voulut rien faire; c'est pourquoy le maître d'Esope en étoit en grande angoisse. Ce qu'apercevant Esope il s'adressa à son maître, & lui dit, ne te tourmente point Seigneur, car je te la ferai demain revenir de son bon gré, & bien-tôt. Cela dit, Esope ayant reçu de l'argent de son Maître, fut au marché, & après qu'il eut fait provision de gelines, Oyes, Lapins, Beccasses, autres friandises pour faire un banquet, s'en retournant il s'en alloit par les maisons, & il alla passer par devant la maison du Pere de sa maîtresse, & quand il apercevoit quelqu'un de ceans, il demandoit si ceux de la maison n'avoient rien pour faire nocces, & qu'il lui vende qu'il en a affaire, c'est le Philosophe Xantus, dit Esope, car demain il doit épouser femme. Le valet entendant les nouvelles, monta en haut, & compta à la femme de Xantus, ce que l'autre lui avoit dit. In-

continent & sans délai elle courut à son Mari & commença à crier contre lui, disant entre-autres choses tant que je vivray: Xantus, tu ne te pourras marier à un autre, & par ce moyen elle demeura en la maison par l'invention d'Esope, tout ainsi que par son moyen elle s'en étoit allée.

CHAPITRE XIV.

De quel viande Esope traitoit les Hôtes de Xantus.

Detechef quelque tems après, Xantus convia ses Disciples à souper, & commanda à Esope qu'il allât chercher tout ce qu'il trouveroit de bon & d'excellent, il s'en alla, & en chemin il disoit à part soy, montreray-je à mon Maître comme il ne faut point commander si sottement. Après donc qu'il eut achepté bien des langues de pourceau, & qu'il les eut bien appareillées pour ses Hôtes, il donna à chacun de la langue rôtie avec la sauce aux Disciples Philosophes, parce que la Langue sert à bien parler; Esope servit encore de langues boüillies, & combien qu'il demandassent d'autres mets & viandes, toutes fois il ne servoit que des langues. Et les Disciples fâchez d'une même viande tant de fois servie, jusques à quand disoient-ils, cesseras-tu d'apporter des langues; car mangeant tout le jour des langues, nous avons écorché les nôtres. Xantus tout courroucé, lui dit. N'as-tu autre chose Esope. Non certes, dit Esope. Xantus lui dit: Ne t'avois-je pas commandé vilain babouin, que tu m'achetasse tout ce que tu trouverois de bon excellent. Je te remercie grandement, répondit Esope, de ce qu'en la presence de tes Philosophes tu me reprens, car qui a-t'il en cette vie de meilleur & de plus excellent que les langues, car toute Doctrine & toute Philosophie est montée, & en-

seigné par icelle, & par icelle nous donnons & nous recevons, & par icelle on demande les causes qui saluë l'un l'autre, on prie, par icelle fleurit l'éloquence, par icelle on accomplit le Mariage, on bâtit les Citées, par icelle les hommes sont gardez Bref, par icelle toute nôtre vie consiste, parquoy il n'y a rien de meilleur que la Langue. A cette cause les Disciples dirent qu'Esopé avoit bien dit, donnant le tort à Xantus puis s'en allerent.

CHAPITRE XV.

Le second service des Langues.

ET le lendemain les Disciples blâmoient derechef Xantus, & il répondit que cela n'avoit été fait de son consentement; mais par la malice de son méchant serviteur; mais il changera aujourd'hui de souper, & moi-même je lui parlerai en vôtre présence. Xantus appella donc son serviteur, & lui commanda d'acheter toutes choses mauvaises & de nulle valeur, disant que ses Disciples devoient venir souper avec lui.

Esopé alla au marché, & sans rien changer derechef il acheta des langues, après qu'il les eut apprêtées, les servit à table devant eux. Alors les Disciples murmuroient entr'eux, & disoient voici encore des langues de pourceau, & incontinent après il apporta encore d'autres langues, & d'autres encores. Or Xantus ne comprenant point cecy dit: Penses-tu, méchant, que je t'eusse dit derechef que tu achetaisse toutes choses bonnes & excellentes, mais qui plus est, ne t'avois-je pas dit & commandé que tu achetaisse tout ce que tu trouverois de mauvais & de nulle valeur. Esopé répondit: Qu'y a-t'il de pire & de si mauvais que la Langue? Les Villes ne sont-

elles sont destruites par icelle, les mensonges, malédictions & parjures, ne sont-ils pas commis par icelle. Les Nobles & les Magistrats, les Seigneurs & les Royaumes, ne sont-ils pas rompus & renversez par icelles. Bref, toute vôtre vie n'est-elle pas remplie d'erreurs infinies par icelles.

Après qu'Esopé eut dit ceci, l'un des assistans dit à Xantus, certainement si tu ne te garde, il te fera enrager, car tel esprit, telle est la corporance, & Esopé lui dit, tu me semble un homme de mauvaise sorte, qui veut irriter le maître contre le serviteur.

CHAPITRE XVI.

Esopé amène un homme sans soucy à son maître.

Xantus entendant ceci, & ne cherchant rien plus que trouver l'invention pour battre son lourdaut banni, dit-il, pour ce que tu as appelé mon ami curieux, amène-moi & montre un homme sans soucy. Esopé donc étant sorti en la place, & regardant tous les passans, il en vit un qui étoit assis de long-tems en un certain lieu, lequel il jugea selon la fantaisie simple, & sans soucy, s'approchant lui dit, homme, mon maître te semonds, à dîner avec lui, ce Payen ne s'enquêtant de rien, ne demandant qui étoit celui qui l'invitoit, il entra en la maison de Xantus avec ses souliers ords & sales, se mit à table, Xantus demanda, qui est celui-ci, c'est un homme sans soucy, dit Esopé. Xantus dit à sa femme, fais ce que je te dirai, afin que je trouve juste occasion pour bien battre Esopé, puis après il dit à haute voix: Dame mets de l'eau dans un bassin, lave les pieds de nôtre hôte, il pensoit en soi-même que le rustique ne voudroit pour rien accepter ce service, & que par ce moyen Esopé d'eût être

bien battu, pour ce que l'hôte seroit trouvé curieux.

La Dame ayant donc mis de l'eau au bassin, alloit pour laver les pieds de son hôte, mais le pauvre simple sçachant que c'étoit la Dame de la maison ne disoit mot pensant à part soy, elle me veut faire honneur, pour cette cause elle me veut laver les pieds de ses propres mains, bien qu'elle puisse commander cela à sa chambriere, & après qu'il eut tendu ses pieds la Dame lui dit, leve-toi, & il se mit à table, étant assis Xantus commanda que l'on donnât à boire à son hôte, & l'hôte pensant enfin à part soy, c'est à bien raison que le maître soit servi le premier, mais puis qu'il le veut ainsi, il ne faut point que je m'enquerre davantage, il beut.

Or en disant on lui apportât de quelque viande, & en mangea de bon appetit. Xantus blâmoit son cuisinier de ce qu'il avoit mal apprêté cette viande, & pourtant le fit dépouiller tout nud & le frotta très-bien, & ce bon homme disoit en soi-même. La viande certes est bien cuite & apprêtée, & il ne manque rien & bien assaisonnée, mais si le Pere de famille veut sans cause battre son serviteur, qu'en ai-je affaire? Xantus étoit marri, & ne prenoit pas en gré que son hôte n'étoit nullement curieux, & ne s'enquerroit de rien. Finalement on apporta le gâteau. Et ce païsan le maniant & tournant de tous côtez en mangeoit comme du pain, comme si jamais il n'en eut tâté. Or Xantus se sâchant à son Boulanger, lui dit méchant, pour quoi m'as-tu mis du miel & du poivre au gâteau, le Boulanger répondit, maître si le gâteau cuit frappe-moi, mais s'il n'est accouîté comme il faut, donne-en le tort à ma maîtresse. Xantus dit, la faute vient de ma femme: je

la ferai maintenant brûler toute vive. Lors il fit signe derechef à sa femme qu'elle lui obéît à cause d'Esopé. Après donc qu'il eut commandé qu'on lui apportât des fagots & sermens en place, il mit le feu au monceau de bois & tira sa femme auprès du feu, qu'on croyoit qu'il l'a vouloit mettre dedans le feu, mais il differoit aucunement, & regardoit de tous côtez le Païsan, pour voir si en aucune sorte ne s'émueroit point pour le détourner de cette grande temerité.

Mais icelui pensoit encore en soi-même ainsi, & puis qu'il n'a aucune juste cause de se courroucer, pourquoi se courrouce-t'il. Puis il dit: Seigneur, si tu pense qu'il soit bon & raisonnable faire ainsi: attends-moi un peu, jusques à tant que je sois allé en mon logis & à mon retour je t'ameneray ma femme afin que tu les brûle toutes deux ensemble. Xantus oyant ainsi parler ce pitaut, & voyant son innocéce & bonté naturelle, s'émerveilla, & dit à Esopé, vrayement voici un homme sans soucy tu as le guerdon de ta victoire, Esopé contente toi pour l'avenir, ou tu seras affranchi & auras liberté.

CHAPITRE XVII.

La réponse d'Esopé aux Juges.

LE jour ensuivant Xantus commanda à Esopé qu'il allât aux éuves, & s'enquît s'il y avoit beaucoup de gens, car il se vouloit étuver. Or en passant il rencontra en son chemin le Préteur, lequel sçachant qu'Esopé appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit. Esopé répondit, je ne sçai; le Préteur pensant qu'il ne tint compte de sa demande, qu'il se moquât de lui, commanda qu'on le menât en prison, comme on lui traînoit, Esopé s'écria disant: ne vois-tu pas, ô Préteur! comme je t'ay bien ré-

pondu, & certes je ne pensois pas aller où je t'ay rencontré, maintenant tu me fais mener en prison. Alors le Prêtre étonné de cette soudaine réponse le laissa aller, Esope donc étant venu aux étuves vit une grande multitude de gens, & vit aussi une pierre au milieu de l'entrée à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient & sortoient. Or le Quidan entrant pour s'élever ôta la pierre & la mit ailleurs. Esope retournant vers son Maître lui dit, Seigneur, si tu veux t'élever, je n'ay veu qu'un homme aux étuves. Xantus y alla, & voyant une grande multitude de gens dit. Où est cecy Esope, ne m'as-tu pas dit que tu n'avois veu qu'un homme? ouï bien, dit Esope, car j'ai trouvé cette pierre (la montrant de la main) mise à l'entrée, à laquelle se heurtoient tous les allans & venans, mais un Quidan avant que heurter l'ôta de sa place & la mit ailleurs, parquoy j'ai dit que je n'avois veu qu'un homme, estimant plus icelui que tous les autres. Alors Xantus dit, il n'y a rien qui puisse tarder Esope, qu'il ne réponde promptement.

CHAPITRE XVIII.

La réponse quand aux Superstitions de nature.

UN jour Xantus retournant des lieux privez demandoit à Esope. Pourquoi est-ce que les hommes regardent leur ordures après qu'ils ont purge leur ventre, Esope répondit, au tems passé il y avoit un homme lequel vivant dilicieusement, demouroit un long-tems aux retraict, & y prenoit grand plaisir; de sorte qu'étant trop longuement assis, il mit dehors ses entrailles, & depuis ce tems-là tous les autres en ont peur, & pour cette cause ils regardent l'ordure de leur ventre, afin qu'ils ne tombent en

tel inconvenient: mais quand à toi, mon maître ne crains point de perdre ton cœur; car tu n'en as point. Un jour entr'autres Xantus faisoit un banquet, & étant assis avec d'autres Philosophes, & après qu'un chacun eut assez bien bû, on propoisoit plusieurs questions, & Xantus commençoit à se troubler, parquoy Esope étant auprès de lui, il lui dit mon Maître Bacchus à trois attempemens. Le premier est de volupté, le second d'yvrongnerie, & le troisième est de paroles outrageuses, vous donc qui avez déjà assez beu & êtes seul joyeux contentez-vous, & ne touchez plus au reste.

Alors Xantus étant déjà yvré, lui dit tais-toy, va porter ton conseil aux Enfans, & Esope lui dit: Tu seras donc tué en enfer. Or un de ses Disciples voyant que Xantus étoit à demi yvre, & afin que je dise tout, il avoit perdu l'entendement. Maître, dit-il, aucun peut-il boire la mer, & son Disciple lui dit. Que si tu ne veux faire, en quelle amende veux-tu être commandé. Lors dit Xantus, je gage toute ma maison, & cependant ils mirent leurs anneaux pour gage, pour confirmer leurs gages & puis s'en allerent. Le lendemain matin quand Xantus fut éveillé, & qu'il eut lavé sa face, il ne trouva point son anneau en son doigt en se levant. Il demanda à Esope s'il ne l'avoit point vû. Esope répondit, je ne sçai ce que tu en as fait; mais je sçai bien que tu n'as plus droit en ta maison. Lors Xantus demanda pourquoi, parce dit Esope, que tu étois hier yvre: tu fit accord de boire la mer, en cet accord tu as mis ton anneau pour gage. Et Xantus dit quelle chose ai-je en ma puissance plus grande que la foi. Maintenant je te prie que si tu as quelque connoissance, quelque pru-

dence, quelque assistance tu me veuilles assister & aider, afin que je puisse accomplir ma promesse ou dissoudre mes gages. Esope répondit, il est impossible certes que tu accomplisses ta promesse, mais je ferai que tu pourras dissoudre tes gages. Quand vous ferez aujourd'hui assemblé, ne faite nullement semblant d'avoir peur: mais dit hardiment en sobriété ce que tu as convenu étant yvre. Commande donc qu'on te dresse une table au rivage de la mer, & qu'il y ait deux garçons tout prêts pour te verser à boire l'eau de la mer. Et quand tu verras que tout le peuple sera assemblé pour voir ce beau spectacle après que tu seras assis commande qu'on t'emplisse une tasse d'eau, & l'ayant prise, dit tout haut, afin que tous l'entendent. Qu'elles sont nos conditions? & celui à qui les gages tu répondras que tu es accordé de boire toute la mer. T'adressant donc à tout le peuple diras ainsi: Hommes de Samos, vous sçavez que plusieurs fleuves entrent en la mer, or j'ay seulement gagé de boire la mer, & non pas les Rivieres qui entrent dedans. Que cet écolier garde donc les Rivieres de porter leurs eaux dans la mer & puis je la boirai. Lors l'Ecolier se jettant aux pieds de Xantus confessant être vaincu, & prioit que les gages fussent rendus, ce que fit Xantus à la requête du peuple.

CHAPITRE XIX.

L'ingratitude de Xantus.

A Prés qu'ils furent de retour en la maison, Esope vint parler à son Maître, & il dit, je t'ai fait plaisir toute ma vie, Seigneur n'ai-je pas mérité d'être affranchi? mais Xantus le reprenant aigrement, le repoussa, disant n'ai-je pas bonne volonté de t'affranchir, fort & te tient à la porte & regarde si

avec honte & diffamie? Esope lui dit Maître ne m'avois-tu pas commandé que je ne laissât point venir des ignorants & lourdauds à ton banquet; mais seulement les Philosophes & gens sçavants, lors Xantus lui dit, & ceux-ci qu'elles gens sont-ils? Ne sont-ils pas sçavants? nullement dit Esope, car quand ils heurtoient à la porte, je leur demandois seulement, que remuë le chien, il n'y en avoit pas un qui entendit ma demande, puis donc qu'ils me sembloient être tous bêtes, je n'en laissé entrer pas un que celui-cy, lequel m'a sagement répondu, quand ils ouïrent ainsi parler Esope, ils dirent tous qu'il avoit bien parlé.

CHAPITRE XXII.

Du trésor trouvé, & de l'ingratitude de Xantus.

UN autrefois Xantus ayant Esope auprès de soi, vint au sepulchre, & lisant les Epigrammes qui étoient sur les tombeaux y prenoit grand plaisir. Or Esope apperçût en l'un d'iceux plusieurs lettres gravées. Les lettres étoient telles R. P. Q. F. I. A. & les montra à Xantus, & lui demanda s'ils sçavoit la signification de ses lettres, quoique Xantus y pensât profondément, ne pût toutefois trouver l'explication, & confessa franchement qu'il en doutoit. Alors Esope dit, Maître, si par la conduite de ce petit pillier, je te montre un trésor, comment me recompenseras-tu? sis toi en moi dit Xantus, que tu auras ta liberté, & la moitié de la moitié de l'or. Lors Esope tirant du morceau de quatre pas, commença à fouïller, & trouva le trésor, & le porta à Xantus, disant, tiens-moi ta promesse, car j'ay trouvé le trésor, & Xantus lui dit; non ferai, si je suis sage, si tu me dis le sens de mes lettres, car ce me sera une chose beaucoup plus précieuse de sça-



voir cela, que le trésor trouvé, Esope dit. Celui qui a caché en terre le trésor. Comme un homme sçavant il a gardé ces lettres - ci, lesquelles disent *Reddens passus quatuor fodientes invenies thesaurum aureatum*. C'est-à-dire, si tu te recule quatre pas, tu trouveras en fouillant un trésor d'or. Xantus dit, pour ça que ton esprit est si vif & plein de cautelle, tu n'auras point ta liberté, & Esope dit, je rapporterai qu'il faut rendre ce trésor au Roi de Bizantus, car il a été ici caché pour lui: Comme le sçaitu dit Xantus; par ces autres lettres R. R. D. Q. I. T. lesquels signifient ceci. *Redde Regi Dionestio quod investi thesaurum*, c'est-à-dire, rends au Roi Dionestius le trésor du Roi, dit à Esope, prend la moitié du trésor & te tais. Esope, dit, ne me donne point ceci; mais celui qui a ici caché le trésor, qu'ainsi soit écouté ce que disent les autres suivantes. A. T. E. D. Q. L. T. A. lesquels signifient ceci. *Acceptum nunc divites quod invenisti thesaurum aureatum*. C'est-à-dire divisez entre vous le trésor, que vous aurez trouvé en allant. Alors Xantus lui dit, allons en la maison: afin que nous partagions le trésor, & que tu reçoive ta liberté. Or après qu'ils furent venus en la maison, Xantus craignant le caquet d'Esope, le fit mettre en prison, en allant Esope dit, sont-ce icy les promesses d'un Philosophe: non seulement tu ne me donne la liberté; mais aussi tu me fais mettre en prison, Xantus alors commanda qu'il fut delivré, & lui dit, certes tu dis bien, afin que quand tu seras affranchi tu m'accuseras de plus grandes affectations. Lors Esope lui dit, fais-moi tous les maux que tu pourras faire, si faudra-t'il que malgré toi tu m'affranchisse.

L'Affranchissement d'Esope.

EN ce tems-là il arriva une telle chose en la Ville de Samos. Lors que publiquement on celebroit quelques fêtes, un Aigle vola tout soudain, & attachant l'anneau public, le jeta au sein d'un cerf, pourquoy les Samiens tous étonnez & contristez de cette mauvaise aventure, s'assemblerent tous en un lieu & prièrent Xantus, parce qu'il étoit le premier de la Ville, & avec ce Philosophe qu'il leur manifestât le jugement de ce terrible signe. Mais Xantus durant entierement demanda terme pour y répondre, étant donc de retour en sa maison, il songeoit & étoit merveilleusement triste & plongé de chagrin, parce qu'il ne pouvoit trouver l'explication du jugement sur cela. Or Esope voyant la tristesse de son Maître, vint à lui, & lui dit, pourquoy Seigneur persevere-tu si long-tems en fâcherie, ne me celle rien, chasse cette melancolie dehors, donne-moi la charge de faire ce que tu as à faire: quand tu seras demain venu en la Place publique, dit aux habitans: Messieurs je n'ai point appris de declarer les choses à venir, ni deviner les mauvaises aventures; mais j'ai un rustre en ma maison qui fait beaucoup de choses, il vous resoudra vôtre question: or mon Maître, si je viens à bout de cette resolution l'honneur en sera rien qui as en ton service un tel valet, sinon le deshonneur en sera à moi seul, Xantus donc croyant se trouva le lendemain à la Maison de Ville, & étant au milieu de l'Assemblée, selon le conseil d'Esope, il parla aux assistans, pourquoy ils le prièrent incontinent qu'il fist venir Esope, & quand il fut venu, il se tenoit debout au milieu d'eux.

Les Samiens regardant la physionomie se moquoient de lui, & disoient ce bel homme nous pourra t'il expliquer les signes : que pouvons-nous jamais oüir de bon de ce contre-fait ? en cette sorte se moquoient-ils ; mais Esope étendant la main, & ayant impétré silence, dit hommes Samiens pourquoi vous moquez-vous de ce que je suis contre-fait ? il ne faut point regarder la physionomie d'un homme, mais son esprit ; car bien souvent la nature a mis une laide figure & un bon entendement ; Considérez-vous la forme extérieure des bouteilles : N'avez-vous pas égard au goût intérieure du vin. Quand tout le peuple oüit ce que disoit Esope, ils lui dirent Esope, si tu nous peüts aider dis nous le. Il parla donc ainsi hardiment. Messieurs, pour ce que fortune laquelle amene dissension, proposé un prix de gloire au Seigneur, & à son cerf, si le serviteur est moindre que le Seigneur, il sera très-bien battu, & que s'il est trouvé plus excellent, néanmoins il ne laissera d'être bien frotté, aussi parquoi le Seigneur a toujours victoire, soit à droit ou à tort, & le serviteur est toujours leulé. Si on me faisoit donner ma liberté, vous me permettez de parler, je vous declarerai hardiment ce que vous demandez. Lors le peuple tout d'un accord crioit à Xantus, donne la liberté à Esope, obéis aux Samiens. Xantus, fait bien à la Cité : mais Xantus n'y vouloit point accorder, pourquoi le Preteur lui dit. Xantus, s'il ne te plaît d'obéir au peuple, des maintenant j'affranchirai Esope, & lors il sera pareil à toi.

Alors Xantus lui donna la liberté, la trompette de la Ville publia que le Philosophe Xantus donnoit la liberté d'Esope aux Samiens. Et à cette heure la parole d'Esope sortit à son effet, quand il dit à Xan-

tus malgré toi tu m'affranchiras. Esope donc affranchi étant au milieu du peuple, dit Messieurs de Samos, l'Aigle, comme vous sçavez, est le Roi des Oyseaux. Or pource qu'ayant ravi l'anneau de l'Empereur, il a laissé tomber au sein d'un serviteur, cela veut signifier qu'il y a eu un des trois, qui est maintenant vivant qui veut rediger votre liberté en servitude, & casser & annuler vos loix établies en forme. Ceci entendu, les Samiens se sont contristez. Or un peu de tems après ils reçurent lettre de Cresus Roi des Lidiens, par lesquelles il leur commandoit que tous les ans ils lui payassent tribut, & que si ne lui vouloient obéir, ils s'attendissent d'avoir guerre, parquoi ils consultoient entr'eux. Car ils craignoient d'être sujets à Cresus. Toutefois pensoient être chose utile & profitable de demander conseil à Esope, ce qu'ils firent, Esope donc leur dit. Quand les principaux d'entre vous auront donné sentence, qu'il faudra payer tribut au Roi Cresus, vous n'aurez plus besoin de mon conseil, je vous ferai un recit par lequel vous sçavez ce qui vous est bon de faire. Fortune nous montre en cette vie des moyens, l'un de libéré, le commandement duquel est difficile à atteindre ; mais l'issüé en est belle, & l'autre pleine de servitude, le commencement duquel est facile & accessible, la fin laborieuse & facheuse. Ceci oüit les Samiens commencerent à crier, comme ainsi soit que nous soyons francs & libres, nous ne voulons point être serviteurs pour néant. Parquoi ils renvoyèrent l'Ambassadeur sans accord de paix. Ce qu'ayant entendu Cresus, il delibera de faire guerre aux Samiens tant qu'Esope seroit avec eux, & qu'ils agiroient par son conseil. Or tu feras bien mieux au

Roi si tu leur envoie Ambassadeurs & leur demans de Esope, leur promettant que tu les recompenserás en d'autres choses, & que tu leur donneras relâche de ce que tu leur demande. Lors par aventure tu les pourras surmonter. Cresus le croyant, envoya un Ambassadeur, par lequel il leur demandoit Esope. Ce qu'ayant entendu, Esope vient au milieu de l'assemblée & leur dit. Habitans de Samos je m'estime pas peu de choses, certes que je vais servir aux pieds du Roi Cresus; mais je vous veux raconter une Fable. Au tems que les bêtes parloient, les Loups menerent une guerre contre les brebis. Or les chiens étoient du côté des brebis & chassoient les Loups; les Loups leurs envoyerent des Ambassadeurs & leurs mandèrent que si elles vouloient vivre en paix & ôter tout souçon de guerre qu'ils leur envoyassent les chiens: les brebis facilement induites à cette sorte donnerent leurs chiens, & facilement tuèrent les brebis. Les Samiens donc entendant le sens de la Fable, conclurent en eux de retenir Esope. Mais il ne voulut point; ainsi il descendit avec l'Ambassadeur & s'en allerent au Roi Cresus.

CHAPITRE XXIV.

Du département d'Esope & de son arrivée en Lidie.

OR ils arriverent en Lidie, le Roi voyant ce beau tronc devant lui, se courtoüça, disant, voyez comme ce petit homme m'a empêché de subjurer une si grande Isle. Lors Esope dit: Roi très-puissant, je ne suis point venu vers toi par force, mais de mon bon gré. Je te prie permets un peu que je parle à toi, il étoit une Cigale, & quand on la voulut tuer, la Cigale dit: ne me tue point, car je ne t'ay fait aucun tort en chose que ce soit,

mais seulement je rends un bon plaisir de mes aîles déliées, donnant rejouïssances aux passans. Tu ne trouverras donc rien en moi que le chant. Ceci dit l'homme lui donna congé, moi aussi (ô Roi magnanime) je ne puis atteindre plus haut qu'à tes pieds. Ne me tue point sans cause, car je ne peut faire dommage à autrui, mais en laid corps je parle franchement. Le Roi entendant ainsi parler Esope, non seulement s'émerveilla, mais aussi en eut compassion, & lui dit. Tu n'as pas ta vie sauve de par moi, par la divine deïté, parquoi demande ce que tu voudras & l'auras, Esope lui dit, Sire, fais appointement avec les Samiens, ce que le Roi lui accorda, & Esope se jettant à ses pieds le remercia humblement.

CHAPITRE XXV.

Quand Esope composa les Fables.

EN ce tems Esope composa des Fables, lesquelles il laissa au Roi Cresus, & sont encore aujourd'hui en la maison Royale en Lidie. Or ayant changé d'Ambassade, & les Lettres du Roy pour l'accord fait entre les Samiens, il retourna en la Ville de Samos, les Samiens donc virent audevant de lui, & apporterent un chapeau de fleurs, & à cause de cela ordonnerent dantes & jeux publics, Esope y lut les Lettres du Roi, & par icelle leur raconta comment il recompensoit sa liberté, que le peuple lui avoit donnée par une autre liberté, lequel il avoit impetrée du Roi. Puis après délaissant l'Isle de Samos il alloit par tout le monde disputant avec les Philosophes, il arriva donc en Babylone, & démontrant sa doctrine, il s'acquit les graces du Roy Licerus, tellement qu'il fut l'un des plus Grands de

la Cour. Or en ce tems-là les Rois avoient la paix ensemble, & pour le plaisir s'entrevoioient l'un l'autre par lettres de questions sophistiques, & ceux qui les pouvoient résoudre, recevoient les autres tributs selon qu'il étoit accordé entr'eux, & ceux qui ne le pouvoient résoudre en envoioient aux autres. Esope donc entendant tous les problemens qui étoient envoyez à Licerus rendoient la resolution d'iceux, & parce moyen le Roi recevoit grand bruit. Il envoioit aussi au nom de Licerus d'autres questions aux Rois, lesquels ils ne pouvoient expliquer, parquoi son Roi en recevoit grand tribut.

CHAPITRE XXVI.

Esope adopta Ennus : de l'injure à Esope par Ennus.

OR Esope n'ayant nuls enfans, adopta un Gentilhomme, lequel avoit nom Ennus, & le presentant au Roi, lui recommanda comme son propre fils. Un peu de tems après Ennus eut affaire avec la concubine d'Esope qui l'avoit adopté. Esope sachant ceci, dit qu'il vouloit absolument chasser Ennus de sa maison, lequel Ennus soudainement de malice deliberée contre fit une lettre, par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Esope, qu'icelui étoit prêt d'acheter plutôt à ceux qui envoioient au Roi Licerus des questions & problemens qu'au Roi Licerus même, & ayant scellé la lettre de l'anneau d'Esope, & la donna au Roi, le Roi ajoûtant soi fut incontinent enflammé de colere, & commanda à Hermippus d'examiner Esope & de le faire mourir comme traître, mais Hermippus qui autrefois avoit été ami d'Esope, lui fut encore pour cette fois ami, car il le cacha dans un sepulchre, en sorte que nul ne le scût, & secrettement le nourrit. Or Ennus eut toute

la Charge & le Gouvernement qu'avoit Esope, par le commandement du Roi. Quelque tems après Nectenabo Roi des Egyptiens, ayant entendu qu'Esope étoit mort, envoya incontinent une lettre à Licerus, & lui mandoit qu'il lui envoyât des maîtres massons qui lui pussent édifier une Tour laquelle ne touchât ni au Ciel ni à la Terre, & une autre qui répondit à toutes les choses qu'on lui demanderoit, que s'il le pouvoit faire il recouvreroit tribut, sinon il payeroit. Licerus étoit saisi de grande tristesse, pource que nul de ses amis ne pouvoit entendre la question de la tour. Or disoit-il, qu'il avoit perdu le pillier & l'établissement de son Royaume, c'est-à-scavoir Esope: Hermippus connoissant la douleur qu'avoit le Roi pour l'amour d'Esope, s'adressa au Roi, & lui dit, qu'Esope vivoit, & qu'il ne l'avoit voulu tuer sachant que le Roi se repentiroit en cette execution. Le Roi fut rejoüi, parquib Esope lui fut amené tout ord. Et quand le Roi l'eut fait accoûtrer d'une autre sorte, Esope pour se purger de ce que faussement il avoit été accusé, répondit particulièrement aux questions de son accusation pourquoy le Roi vouloit faire mourir Ennus, mais Esope impetra pardon du Roi pour Ennus. Puis après le Roi Licerus donna la lettre de Nectenabo à Esope pour la lire, laquelle quand il l'eut lûë il entendit incontinent la resolution de la question & se prit à rire, & fit recire au Roi Nectenabo que quand l'Hyver seroit passé on lui enverroit ouvriers qui lui bâtiroient tour, & répondit à toutes les demandes. Licerus renvoya donc les Ambassadeurs d'Egypte, & donna à Esope toute sa premiere administration, & lui rendit Ennus & tout son bien.

LA VIE D'ESOPE.
CHAPITRE XXVII.

Les commandemens que donne Esope à Ennus.

OR Esope reçut benignement Ennus, & ne le contrista en rien, mais le traitta derechef comme son propre fils, entr'autres choses l'exhortoit ainsi: Mon fils aime Dieu sur toutes choses, honore le Roy. Montre-toi terrible à tes ennemis, afin qu'ils ne te méprisent. Sois à tes amis privé facile, affable & benin, afin qu'ils soient enclins à te bien vouloir. Item prie que tes ennemis deviennent malades & soient pauvres, afin qu'ils ne te puissent nuire. Mais sur toutes choses prie pour tes amis. Ne te départis jamais de ta femme, de peur qu'elle ne vucille faire essay d'un autre homme, car le sexe des femmes est leger & volage, & quand elles sont amadoüées par flateries, elles pensent moins de mal. Rejette toutes paroles legeres. Soit libre de ta langue. Ne porte point d'envie à ceux qui font bien, mais réjouis-toi avec eux, car étant envieux tu en rompras le plus grand dommage. Aye soin de tes domestiques, afin que non seulement, ils te craignent comme Seigneur, mais qu'ils t'ayent en reverence comme bienfaicteur. N'aye point de honte d'apprendre toujours de mieux en mieux, ne decouvre jamais ton secret à ta femme, car elle cherche toujours occasion comment elle puisse être ta maîtresse, amasse tous les jours pour le lendemain, car il vaut mieux mourir & laisser à ses ennemis, que vivre & avoir besoin de ses amis, saluë volontiers ceux qui te rencontrent sachant que la queue du chien donnent du gain à son maître. Ne te repans point de ta bonté. Chasse le médisant de ta maison, car ce que tu fais & ne dis, il le rapportera aux autres. Fait chose qui t'advindra.

Ne reçois jamais mauvais conseil, & ne fuit point l'avis des méchans. Ennus étant instruit de toutes choses par Esope, & ayant le cœur frappé ainsi que d'une flèche, & ayant par la parole d'Esope que par sa propre conscience mourut incontinent après.

CHAPITRE XXVIII.

La nourriture & instructions des pouffins d'Aigles.

ESope appella tous les Oyseleurs, & leur commanda de prendre quatre pouffins d'Aigle. Or il les eut, & les nourrit comme on dit & les instruits. A quoi toutefois nous n'ajoutons pas grande foi, & les apprit de porter en volant bien haut des enfans dedans des corbeilles penduës à leurs cols, & devoit en cette obéissance; ensorte qu'ils volassent ou les garçons voudroient aller, ou en l'air bien haut ou en bas en terre. Après que l'hyver fut passé & que le Printems commençoit à venir: Esope apprêta tout ce qui lui étoit necessaire pour un tel voyage, & prit les garçons & les Aigles & s'en alla en Egypte, étonnant & mettant en diverses pensées tout le monde par un tel spectacle, tout incontinent que le Roi des Egyptiens entendit qu'Esope étoit arrivé, il dit à ses amis, je suis trompé, car j'avois ouï dire qu'Esope étoit mort. Le lendemain Nectanabo commanda que les Conseillers fussent tous vêtus de robes blanches, & lui seroit vêtu d'une robe rouge, & auroit sur la tête une couronne de pierres precieuses, & étant assis en son siège Royal, il fit entrer Esope, & en entrant lui demanda. A qui me compare-tu Esope, & ceux qui sont avec moi, Esope, dit je te compare au soleil du Printems, & ceux qui sont à l'entour de toi aux espics meurs. Le Roi l'ayant en admi-

ration lui offrit de grands dons : Or le lendemain le Roi au contraire, revêtu d'une robe blanche en fit prendre des rouges à ses amis, & fit entrer derechef Esope, & lui demanda, à qui ressembloit-il, au soleil, dit Esope : & ceux qui sont auprès de toi aux rayons du soleil, & Nectenabo lui dit, je ne prise rien Licerus au prix de moi, & Esope se fôûriant dit, ne parle point ainsi légèrement de Licerus, car si tu compares ton regne à ton peuple, il reluira comme le soleil ; mais tu le viens comparer à Licerus, il ne s'enfandra rien que ces lueurs ne soient pures tenebres Nectenabo étonné de cette réponse tant bien faite à propos, lui demanda, nous as-tu amené des maisons pour bâtir la tour, Esope lui dit, ils sont prêts, moyennant que tu montre lieu. Le Roi sortit hors de la ville en campagne, lui montra un lieu compassé.

Esope donc amena aux quatre coins de ce lieu, lequel lui avoit été montré, monta les quatre Aigles avec ses quatre jouvenceaux pendus aux corbeilles, & après qu'il eut donné en main à chacun son instrument de maçon, il commanda aux Aigles de s'envoler. Or les compagnons étant bien haut, commencèrent à crier donnez-nous des pierres, donnez-nous de la chaux. Donnez-nous du bois, & toutes autres choses propre pour bâtir. Nectenabo voyant ces rats monter en haut par le moyen des Aigles, dit, d'où nous sont venus ses hommes volans, & Esope lui dit Licerus en a tels, & toi quoique tu sois homme tu te veux comparer à un Roi semblable aux Dieux : Nectenabo lui dit, Esope je suis vaincu. Or je te veux interroger, tu me répondras. J'ai, dit-il, ici des jumens, lesquelles quand elles ont ouï hannir les chevaux qui sont en Babylone ; elles conçoivent tout in-

continent. Si tu as quelque doctrine pour répondre montre-là maintenant. Esope lui dit Sire je te répondrai demain. Etant donc de retour en son hôtellerie il fit prendre un chat par les valets du logis & le mener par toute la Ville publiquement & le battre en allant : Les Egyptiens qui avoient cette bête en retelence la voyant ainsi mal mener, ils accoururent tous & arracherent le pauvre chat des mains de ceux qui le battoient, rapportèrent au Roy virement, ce qui avoit été fait, le Roi appella Esope & lui dit, Ne sçais-tu pas que nous avons le chat en reverence, comme nôtre Dieu, pourquoi donc as-tu fait telle chose ? Esope répondit. Sire Nectenabo ce chat la nuit passée a fait dommage au Roy Licerus car il a tué son coq qui étoit aspre au combat, & magnanime, & lui sonnoit & chantoit les heures de la nuit, le Roi lui dit, n'as-tu point de honte de mentir, comment est-il possible qu'un chat en une nuit soit allé d'Egypte en Babylone. Lors Esope se fôûriant lui dit, & comment, Sire, peuvent concevoir les jumens d'Egypte en entendant hannir les chevaux de Babylone, le Roi entendant ceci estima grandement la prudence d'Esope. Puis après le Roi fit venir de la Ville d'Heliopolis des hommes experts en questions sophistiques & leur parlent de la vivacité d'Esope, les invita à un banquet où se devoit trouver Esope. Après qu'ils furent assis à table, un de ses Heliopolitains dit à Esope je suis envoyé de par le bon Dieu pour te demander une question. Esope lui dit, tu ment, car Dieu n'a pas besoin de s'enquêter & apprendre d'un homme, or non seulement tu t'accuses toi-même, mais aussi ton Dieu.

Un autre lui dit, il y a un grand temple, & en icelui

un pillier concernant douze Villes, & chacune d'icele le est contenuë de trente pouttes, lesquels deux femmes environnent, lors Esope dit les enfans de nôtre pais resoudroient bien cette question. Le temple c'est le monde. Le pillier c'est l'an, les Villes sont les mois, & les pouttes sont les jours du mois, le jour & la nuit sont les deux femmes, lesquelles succedent l'un à l'autre. Le lendemain Nectenabo appella ses amis & leur dit. Cet Esope sera la caute que nous devons tribut au Roi Licerus, l'un d'entr'eux dit. Nous lui proposerons des questions, lesquelles nous-mêmes n'avons jamais sçûes ni oüies. Esope leur dit, je vous ferai demain reponse sur ceci, il s'en alla donc, & fit un petit écrit auquel étoit contenu Nectenabo, confesse devoir à Licerus mille talens, & retournant le lendemain il donna cet écriteau au Roy. Or au tems que le Roi ouvrit le rolet, tous les amis lui dirent nous sçavons ceci & l'avons oüi & vraiment nous ne sçavons, & Esope dit, je vous remercie de ce que vous accordez la dette. Or quand Nectenabo eut oüi la confession de la dette, il dit à ses gens, je ne dois rien & toutefois vous témoignez contre-moi & les autres changeans d'opinion dirent nous ne sçavons rien, ni n'en avons oüi parler: lors Esope dit, s'il est ainsi, vous avez la resolution de vôtre question.

Alors Nectenabo s'abaissant dit, le Roy Licerus est heureux d'avoir un personnage si sçavant en son Royaume, parquoi il delivra les tributs accordez à Esope, & le renvoya en paix, Esope retourna en Babylone, raconta au Roi Licerus tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabolui envoyoit. Licerus pour recompense fit élever une statuë d'or à Esope.

Dii

CHAPITRE XXIX.

Du voyage d'Esope en Delphe.

UN peu de tems après, Esope délibérant d'aller en Grece, & ayant fait son accord avec le Roi il prit congé de lui & partit de Babylone sous cette promesse, toutefois qu'il y retourneroit & qu'il y feroit le reste de sa vie. Or après qu'il eut passé par les Villes de la Grece & démontré son sçavoir, il vint aussi en Delphe: les Delphiens l'oüirent volontiers parler; mais il ne lui firent honneur & révérence & regardant à eux, & leur dit: Hommes Delphiens, il me vient en fantaisie de vous comparer au bois, lequel est porté par la mer, car en le voyant de loin, quand il est agité des vagues nous l'estimons beaucoup mais étant près de nous, il paroît de peu de valeur, & moi aussi lorsque j'étois loin de vôtre Ville, je vous avois en admiration comme dignes de louanges; mais depuis que je suis arrivé ici je vous ai trouvé, si ainsi faut dire, plus inutiles que toutes les autres, c'est pour-quoi j'ai été deceu, les Delphiens à ces propos craignans qu'Esope passans par les autres Villes médit aucunement d'eux, déliberèrent de le tuer méchamment, ils prirent une Phiole d'Or au temple d'Apolon, lequel étoit en leur Ville, la mirent secretement dedans la Malle d'Esope, lequel ignorant leur conspiration, sortit de leur Ville pour s'en aller en Phocis, mais les Delphiens le suivirent & l'entraînerent, & le tenans le blâmoient de sacrilege. Mais Esope nioit d'avoir commis aucun larcin, & le fouillant par force en sa Malle & bougette, ils trouverent la phiole d'Or, laquelle ils prirent & monterent à

D

tous les Citoyens, avec grand bruit & tumulte : Esope donc reconnoissant leur tromperies & méchancetez, les pria qu'il le laissassent aller, mais non-seulement ils ne lui donnerent congé, ainsi le mirent en prison par la voix d'un chacun. Or Esope voyant que par nulle subtilité il ne pouvoit échaper de ce malheur, il se plaignoit soi-même, étant assis en prison, l'un de ses amis, lesquels avoit nom Domas vint à lui, le voyant ainsi plaindre, lui demanda la cause de sa plainte, & Esope lui dit, une femme avoit nouvellement enseveli son mary, & allant tous les jours au tombeau pleuroit. Or un rustique labouroit près du tombeau, & fut surpris de l'amour de cette femme, & délaissant ses bœufs s'en alla jusques au tombeau, & étant là assis pleuroit avec la femme. La femme lui demanda pourquoi il pleuroit ainsi ? pource dit-il, que j'ai perdu ma femme qui étoit belle & honnête, & après que j'aurai pleuré je ferai relevé de ma tristesse, & la femme lui dit, il m'est arrivé semblablement, & le païsant lui dit : Si nous sommes tombez en semblable inconvenient, qui empêche que nous ne soyons mariez ensemble ? car je t'aimeray comme j'aimois ma femme, & tu m'aimeras comme tu faisois ton mari.

Le femme le croyant, ils s'accorderent ensemble, & un larron vint cependant & délia les bœufs & les chassa devant soi. Or le galand retourna, & après n'avoir trouvé ses bœufs commença à se lamenter & grandement plaindre. La femme vint après, & le voyant ainsi pleurer, elle lui dit, pourquoi pleure-tu encore ? il lui dit maintenant je pleure à bon escient, & moi aussi, ayant échappé plusieurs dangers, maintenant je pleure à bon escient & sans feintise : car je

ne vois la delivrance de mon mal de ce lieu quelconque.

CHAPITRE XXX.

La Mort d'Esopé.

Après ces choses les Delphiens virent à Esope & le tirèrent de prison, le menant sur un haut lieu afin de le jeter en bas. Or il leur disoit ainsi quand les bêtes parloient, le Rat devint ami de la grenouille & la convia à souper, & l'ayant menée au cellier d'un riche homme, où il y avoit beaucoup de fortes de viandes, il lui dit, mange ma mie grenouille. Après qu'ils eurent faits grande chere, la grenouille aussi l'invita à son festin ; mais ne te travaille point dit-elle en nageant j'attacherai bien ton pied au mien d'un delié filet. Ceci fait elle sauta en l'étang, & cependant qu'elle nageoit entre-deux eaux, le pauvre Rat s'étouffoit, & mourant, il dit. Hélas ! tu me fais mourir ; mais un plus grand que toi me vengera, le pauvre Rat ainsi mort nageoit sur l'eau, & lors un Aigle volant par là l'attrapa, quant & quant elle attirant à soi la grenouille qui étoit attachée au filet de cette sorte les devora tous deux, & moi aussi, dit Esope, je suis mené par force à la mort & sans raison, vous m'y traînez & toute la Grece vous fera comparoir ma mort. Toutefois les Delphiens ne lui donnerent pas pourtant. Or Esope, se retira au Temple d'Appllon pour être en seureté, mais iceux tous courroucez l'en retirèrent & le menerent au lieu de supplice. Esope donc quand on le menoit il leur dit : écoutez-moi hommes de Delphes, l'Aigle poursuivoit le lièvre, le pauvre lièvre ne sachant où se cacher, se retira en la caverne de l'escarbot, le priant de le garder du peril où il étoit. L'escarbot pria l'Ai-

gle qu'elle ne tuas point le pauvre suppliant, le priant de par le Dieu Jupiter, qu'elle ne dédaignât point sa petitesse: l'Aigle toute courroucée frappant des aîles l'escarbot, mit le lièvre en pièces & le mangea; l'escarbot irrité de l'injure qu'on lui avoit fait s'envolla avec l'Aigle pour sçavoir où étoit son nid, & y étant entré roulla les œufs du haut en bas & les cassa, l'Aigle imputant ceci en grande fâcherie contre celui qui avoit entrepris un tel fait contre-elle, fit son nid en plus haut lieu, derechef l'escarbot volla & jetta ses œufs, parquoi l'Aigle dépourvüe de conseil monta à Jupiter, car on dit les être sous sa garde, & mis en sauve-garde à ses genoux la troisième portée de ses œufs les lui recommandant & suppliant qu'il les gardât: mais l'escarbot ayant fait une pillule de fiente monta en haut, & la mit au sein de Jupiter, lequel se levant pour secouer l'ordure, ayant mis les œufs en oubli, jetta en bas & les cassa; mais après sçut de l'escarbot qu'il avoit fait cela pour se vanger de l'Aigle, car non-seulement elle avoit fait une injure à l'escarbot, mais aussi commis une méchanceté contre Jupiter, il dit ainsi à l'Aigle à son retour: c'est l'escarbot qui t'a ainsi contristée, & certes il a fait justement. Jupiter donc ne voulant point que la race des Aigles défaillit, il conseilla à l'escarbot qu'il fit son appointment avec l'Aigle, l'escarbot ne s'y voulut accorder, parquoi Jupiter remit la procuracion des Aigles à un autre tems que les escarbots ne se montre point. Vous donc Messieurs de Delphes ne méprifez point ce dieu à qui je me suis retiré, combien qu'il ait un petit temple, car il ne laissera pas les méchans impunis. Les Delphiens ne se souciant beaucoup de ce que disoit Esope, le me-

noient droit à la mort. Esope voyant que nullement il ne les pouvoit amolir, leur dit derechef, hommes cruels & meurtriers voyez, un labourer devient vieil aux champs & pource que jamais il n'avoit vü la Ville il prioit ceux de sa maison qu'il ne pût voir. Ses gens attellerent les ânes, & mirent le pauvre vieillard sur un chariot & le laisserent seul, en allant l'air devint obscur à cause des orages & de la pluye, ainsi par ces tenebres les ânes se fourvoyerent du chemin & allant de ça delà, jetterent ce pauvre homme dans un fossé, étant en ce malheur, il disoit, hélas! Jupiter, en quoi t'ay-je offensé que tant miserablement je suis occis, & singulièrement que je ne sois point occis par chevaux courageux, ni par bons mulets mais par mechans ânes, & maintenant aussi je suis semblablement marié de ce que je suis tué, non par nobles gens & honorables, mais par des gens inutiles & méchans. Etant prêt d'être jetté en bas, il dit encore cette fable. Un homme aimant fort sa fille envoya sa femme aux champs, & étant seul avec sa fille il l'a sollicita à pecher, sa fille lui dit: mon pere, vous faites mal, j'aurois beaucoup mieux été deshonorée par plusieurs autres que par vous qui m'avez engendrée, je dis aussi ceci maintenant contre vous ô méchans Delphiens, que j'aurois mieux tomber en tous les perils de la mer, aux gouffres & détroit de l'Affrique que mourir vilainement par vos mains. Je maudis donc votre país, & appelle les Dieux en témoignage, que je meurs contre injustice & équité, lesquels m'exauceront & vengeront ma mort, ils le mirent donc sur le couper d'une roche & le jetterent du haut en bas. Or un peu de tems après étant affligé de peste ils sçurent par divine reponse qu'il

falloit que réparation fût faite de la mort d'Esopé, lesquels se sentant coupables & sçachant qu'injustement ils l'avoient tué, ils lui éleverent une pyramide, & les principaux de la Grece & tous les gens sçavans, quand ils entendirent ce qu'on avoit fait à Esopé, allerent en Delphes, & s'étant enquis de ceux qui de la mort d'Esopé étoient complices, ils en firent mêmes la vengeance.

QUATRAIN AU LECTEUR.

Ami Lecteur ne n'arrête à la face
De nôtre Esopé de corps si contrefait,
L'esprit contemple, certes il n'est pas laid,
Estant orné d'une immortal grace.



LE COMMENCEMENT
des Fables d'Esopé Phrigien.

Du Coq & de la pierre précieuse. Fable 1.



LE Coq grattant en un fumier, trouva une pierre précieuse. Que me sert-il d'avoir trouvé une chose d'un si haut prix ? Si un Lapidaire l'eût trouvée il seroit à son aise, d'autant qu'il en sçait le prix. Quant à moi elle ne me profite de rien & ne la prise point, mais qui plus est, j'aiderois mieux un grain d'orge que toutes les pierres précieuses.

LE SENS MORAL.

Par la pierre tu entendras la science & prudence, & par le Coq l'homme fol, & celui qui est plein de ses plaisirs. Or les fols haïssent les Arts liberaux, d'autant qu'ils ne sçavent l'usage d'iceux & l'homme des plaisirs aussi, ils n'aiment que toute volupté.





Du Loup & de l'Agneau. Fable 2.

UN Loup beuvant à la source de la fontaine vit un Agneau loing de lui, lequel beuvoit aussi au bas du ruisseau, il accourut & chercha querelle à ce pauvre innocent, lui disant qu'il troubloit son eau. L'Agneau tremblant, pria le Loup de lui pardonner, lui faisant connoître que beuvant bien loin au dessous de lui, il ne lui pouvoit troubler son eau, & qui plus est, il n'en avoit point la volonté.

Le Loup au contraire, lui dit tu parle en vain méchant, tu me fais toujours empêchement, ton pere, ta mere, & toute ta race me sont ennemis, & contraire de leur puissance. Tu feras aujourd'hui puni.

LE SENS MORAL.

Il est dit par un viel Proverbe, si tu veux battre le chien, facilement tu trouveras un bâton, si le riche a volonté de nuire, facilement il trouvera occasion de nuire. Assez a peché qui n'a restitué.

Du Rat & de la Grenouille. Fable 3.



LE Rat faisoit guerre contre la Grenouille, le débat étoit du Royaume des Marêts. La bataille étoit âpre & douteuse, le Rat finement se cachant dessous les herbes assailit par trahison son ennemie.

La Grenouille étoit la plus puissante de corps & d'estomach, mieux éduite à sauter, parquoi elle assailoit le Rat en pleine guerre, chacun avoit une lance de jonc; Le Milan voyant de loin ce combat furieux s'avance, & cependant que tous deux étoient échauffez à la bataille, & qu'ils ne se donnoient de garde, le Milan ravit les deux Champions & les dépieça.

LE SENS MORAL.

Il arrive ainsi communément aux Citoyens mutins, lesquels émus de convoitise de Seigneurie, cependant qu'ils débattent ensemble pour les Offices & supérioritez, ils mettent en danger leurs richesses, & bien souvent leur vie.

Du Chien & de la Brebis. Fable 4.

UN Chien accusa une Brebis devant un Loup, lui demandant un muid de froment, la pauvre bête ignotoit la dette. Toutefois à cause de la

présence du Loup elle promet de donner le bled ; on l'adjourne , le terme du payement échoué, le Chien fait sa demande, la brebis lui denie, disant avoir fait par contrainte ce qu'elle avoit fait & à cause de la présence du loup, elle disoit davantage, que la promesse titée par force ne devoit être gardée.

LE SENS MORAL.

C'est une Sentence de droit, il est licite de repousser la violence par la violence. De cette Fable nous pouvons tirer une sentence. Il est licite de consulter une fraude par une autre fraude.

Du Chien & de l'ombre. Fable 5.



UN Chien nageant dans la rivière portoit en sa gueule un morceau de chair, l'ombre faisoit en l'eau une lueur du Soleil, le chien voyant cet ombre tâchoit de grand courage à la prendre, parquoi il perdit ce qu'il avoit en sa gueule. Lors tout abbatu tant de la perte de la chair que de son esperance, commença à s'étonner, puis après reprenant courage, il disoit en son abbayement : Malheureux, il te falloit brider ta convoitise, tu aurois assez si tu eusse été sage, maintenant tu as moins que rien par ta folie.

Le Sens Moral.

Nous sommes exhortés par cette Fable de garder sobriété & prudence, de mettre regle à nos concupiscences de peur que nous ne perdions les choses certaines pour les incertaines. Sannit de Terense disoit sagement ja n'acheterai point l'esperance par argent.

Du Lyon & autres bêtes. Fable 6.



LE Lyon avoit fait accord avec la brebis & quel- qu'autre bêtelette, que la venaison qu'ils prendroient à la chasse seroit commune. Ils prirent un Cerf, & diviserent les portions, chacun selon qu'ils étoient convenus entr'eux commençoit à emporter sa part. Le Lyon rugit & se saisit d'une portion, disant ceci m'appartient, pource que je suis plus noble que vous tous. L'autre semblablement est à moi, pour ce que je suis plus excellent & puissant que vous toutes. L'autre aussi m'appartient pour ce que j'ai plus travaillé que vous tous en la prise du Cerf.

LE SENS MORAL.

La fante a été toujours bien claire semées en ce monde & singulierement entre les plus Puissans &

riches. Parquoi il vaut mieux vivre avec ses pareils, car celui qui vit avec plus puissant que soi, il lui est force bien souvent de laisser du sien. Avec ton pareil tu auras un pareil droit.

Du loup & de la Gruë. Fable 7.



UN loup devora une brebis, & les os lui demeurèrent en la gorge. Il cherche du soulagement de toutes parts, il demande aide & personne ne lui en donne, tous disoient qu'il l'avoit bien mérité : & que tel étoit le sort des gourmands. Enfin par plusieurs flâteries & promesses, il induisit la Gruë de mettre son col en sa gueule pour arracher l'os qu'il avoit en la gorge. Or la Gruë demanda son salaire, & le Galand se moqua d'elle : va t'en d'ici, dit-il, forte que tu es, ne te suffit-il pas que tu as la vie sauve : Tu me dois être obligée de ce que tu es encore en vie : car s'il m'eût plu, je t'eusse arraché le col.

LE SENS MORAL.

Ceux qui font du bien aux méchans n'en reçoivent pour leur salaire que moquerie & déplaisir.

Du Laboureur & du Serpent. Fable 8.

UN laboureur trouva en la neige une couleuvre presque morte de froid, il l'aporta en sa maison



& l'approcha du feu, la Couleuvre sentant sa force revenir par le feu & puis après ne pouvant souffrir l'ardeur du feu envenima toute la maison de sifflement, le paysan accourut, prit un bâton & à belle parole & bâtonnade se plaignit à elle du tort qu'elle lui avoit fait : & en cette sorte lui reprochoit, ne rend tu le mal pour le bien, veux-tu ôter la vie à celui qui te l'a donnée.

LE SENS MORAL.

Il arrive souvent que ceux à qui tu auras fait plaisir te nuiront, & te porteront dommage.

Du Sanglier & de l'Asne. Fable 9.



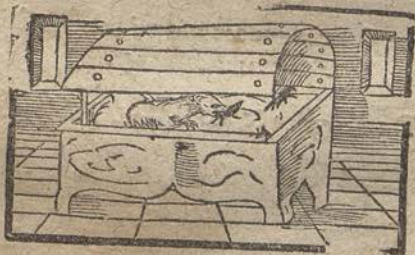
UN Asne paresseux se moquant du Sanglier, le Porc grinçant les dents, lui dit, lâche paillard

tu avois certes mérité du mal, mais quoi que tu eusses gagné d'être bien frotté, toutefois tu ne veux que je m'employe sur toi. Mocque-toi tant que tu voudras tu le peux faire sans danger, car es-tu assuré à cause de ta paresse & couïardise.

LE SENS MORAL.

Gardons-nous quand on nous dit quelque chose de deshonnête, que nous ne disions ou faisons rien indigne de nôtre état; car les méchans & mauvais garnimens s'éjouissent, quand quelque homme de bien leur résiste, ils sont bien-aise d'être estimez digne de punition en suivant les chevaux & autres grandes bêtes qui ne laissent point de passer outre pour l'aboy des petits chiens.

Du Rat de Ville, & du Rat Villageois. Fable 10.



UN jour un Rat de Ville se voulut aller ébattre aux champs, le Rat Villageois le trouva, l'invita à souper. Il lui apprêta un banquet, puis après il vint souper. Le Villageois mit en avant tout ce qu'il avoit amassé pour son hyver, & vuida toute sa provision, afin qu'il reçût si magnifiquement un si grand hôte. Toutefois le Rat de Ville se refroignant se plaignoit

de la pauvreté des Villageois, & loüoit l'abondance des Villes, il ramena donc avec soit le Rat Villageois en la Ville, afin qu'il éprouvât l'effet de ce qu'il s'étoit vanté de parole. Ils vinrent à banqueter, & commença à se traiter de ce que celui de la Ville avoit apprêté. Cependant qu'ils faisoient grande chere, ils ouïrent le bruit de la clef en la serrure.

Alors ils trembloient, regardant le lieu où ils se cacheroient. Le villageois n'ayant expérimenté telle frayeur, & ne sçachant les adresses du lieu, à grande peine trouva-t'il seureté. Quand le valet s'en fut allé, le Rat de Ville retourna à la table & appella son compagnon. Le craintif villageois faillit finalement dehors, non pas bien assuré, il demanda à son hôte si ce peril arrivoit souvent, l'autre lui répondit, que tous les jours il est en ce danger, pourtant dit-il, ne s'en faut soucier. Tous les jours dit le villageois, certes ton banquet a plus de fiel que de miel. Par le dieu des fouris j'aime mieux ma pauvreté avec assurance, que ton abondance avec un tel chagrin & souci.

LE SENS MORAL.

Les richesses ont quelque apparence de volupté, mais si tu regarde jusqu'au fond, elles ont des perils & amertumes, il y avoit un homme nommé Eutrape, lequel quand il vouloit bien nuire à ses ennemis, il les faisoit bien riches, disant qu'il se vangeroit d'eux en cette sorte, d'autant qu'avec leurs richesses ils recevoient un grand fardeau de sollicitudes.

De l'Aigle & de la Corneille. Fable 11.

UN Aigle ayant recouvert une coquille, ne pouvoit arracher le poisson de dedans, ni par force

ni par adresse, la Corneille suivant lui donna conseil de voler, & quand elle seroit bien haute de laisser



tomber la coquille sur les pierres, & par ainsi elle se pourroit rompre. La Corneille demeura à terre pour en attendre l'issue, l'Aigle laissa aller sa proie & la coquille se rompit, la Corneille lui déroba son poisson & il ne demeura rien à l'Aigle que la honte & la moquerie de sa perte.

LE SENS MORAL.

Ne te fie pas à un chacun, & pense attentivement au conseil que l'on te donne. Car plusieurs à qui on demande conseil, ne songent pas pour le profit d'autrui; mais pour le leur propre.

De l'Aigle & du Lyon. Fable. 12.



L'Aigle & le Lyon eurent amitié ensemble c'est pourquoi ils conclurēt de demeurer l'un auprès de l'autre

l'autre pensant que leur amour seroit plus ferme par conversation mutuelle & frequente, l'Aigle bâtit donc son nid sur un haut arbre, & le Lyon mit ses petits Lyons auprès de l'arbre entre les buissons. Or un jour pendant que le Lyon sortit de la tannierre, & alloit chercher pâture à ses petits, l'Aigle qui avoit besoin de viandes, vol en la tannierre & prend les petits Lyons & les donna à manger à ses poussins. Le Lyon à son retour apperçut la mort cruelle de ses enfans, ne se pouvant vanger de l'Aigle parce qu'il étoit bête, & qu'il n'avoit point d'ailes pour poursuivre son ennemi, il ut du souverain & extrême remede des malheureux, & de ceux qui n'ont nul puissance. C'est à sçavoir, il maudit l'Aigle, & souhaita que tous les maux lui arrivassent tant est grand le courroux après que l'amitié est blessée. Il arriva donc en ce tems-là qu'on sacrifioit des Chevres aux champs, l'Aigle en ravit un morceau avec des charbons embrasés, & porta toute cette proie en son nid. Alors le vent souffloit fortement, & son nid qui étoit fait de foin & d'autres matieres legeres & seiches brûla incontinent. Les poussins de l'Aigle sentant l'ardeur des flâmes, parce qu'il ne pouvoient encore voler, se laisserent tomber à terre, le Lyon les prit incontinent, & les devora en presence de l'Aigle.

LE SENS MORAL.

Ceux qui corrompent l'amitié, s'avouēt qu'ils étoient la vengeance de ceux qu'ils ont blessé, toutefois ils ne peuvent échapper la colere divine.

Du Corbeau & du Renard. Fable 13.



UN Corbeau ayant trouvé quelque proie faisoit grand bruit sur les branches d'un arbre, le Renard l'entend réjouir, il approche, il lui tint ce beau langage. Bonjour, dit-il, Monsieur le Corbeau que vous êtes beau, en vérité si votre ramage ressemble à votre plumage, vous êtes le Phœnix des autres de ces bois: à ces douces paroles le Corbeau ne se sent pas de joye; ouvre un large bec pour faire entendre sa voix, & en même tems laissa tomber sa proie: Messire Renard s'en saisit & se prit à rire. Lors le Corbeau misérable, fut marri & eut honte de son malheur & de sa perte.

LE SENS MORAL.

Plusieurs sont tant amateurs de loüanges que quoi qu'avec perte & dommage, ils ne laissent pas de d'aimer les flâteries. Ces sortes de gens servent de proie à ceux qui leur disent de belles paroles. Si tu n'évite l'orgueil, facilement n'éviteras aussi toutes sortes de malices pernicieuses des flâteurs.



LE Lion qui en sa jeunesse avoit acquis plusieurs ennemis par sa cruauté fut puni en sa vieillesse. Toutes les bêtes lui rendant la pareille, le Sanglier l'assaillit avec ardeur, le Taureau le frappa de ses cornes, & singulièrement l'Asne voulant effacer son vieil nom de paresse, courut dessus vilainement, & de paroles & de coups de pieds le maltraitant, le Lion gemissant disoit ceux à qui j'ai fait déplaisir autrefois maintenant me nuisent, & justement: mais ceux-là à qui j'ai fait plaisir ne me rendent point la pareille maintenant, j'ai été fol de me m'être attiré plusieurs ennemis & encore plus fol, d'autant que je me suis fié aux amis faux & dissimulez.

LE SENS MORAL.

En la prospérité ne t'orgueille point, ne sois point cruel, car si la fortune change de visage ceux que tu auras opprimé se vangeront, & choisis entre les amis, car il y a plusieurs amis non pas véritables amis, mais de table & de prospérité, & quand la table & prospérité sera changée ils seront aussi changés, & bien l'arrivera quand ils n'auront point été tes amis.



UN Chien flattoit son Maître, & tous ceux de la maison, le Maître & les autres l'aimoient; l'Asne voyant ceci soupitoit profondément, & commençoit à se fâcher de cet état misérable, pensant être chose déraisonnable que le Chien agréable à tous, & nourri à la table de son Seigneur & qu'il ne recevoit ce bien que pour se joier & pour son oisiveté. Et lui au contraire portoit le Bât, étant assidûement fouetté, & n'étoit jamais oisif, & toutefois il étoit déplaissant à tous, & par adulations & blandises, dit-il, ceci se fait je veux user de ce métier tant profitable. Quelque tems après, le Maître revenant des champs, Monsieur l'Asne voulut essayer son entreprise, vint audevant de lui sautant sur ses épaules, & trappa des pieds, le Maître commença à crier, les serviteurs accoururent, le pauvre lourdaut qui pensoit être plaissant à son Maître fut très-bien frotté de bâtonnades.

LE SENS MORAL.

Nul ne peut toutes choses, & toutes choses ne sont pas à tous; que chacun desire, que chacun entreprenne ce qu'il pourra, si sa nature repugne, ton labour sera inutile. Tu ne te feras ou diras rien selon que ton naturel,

Du Lyon & du Rat. Fable 16.



UN Lyon étant lassé de chaleur & de courir, se reposoit à l'ombre sur la verdure: Et pendant qu'il dorroit un troupeau de Rats coutoient sur sa croupe, il s'éveilla. En s'éveillant il en saisit un de sa pate, le pauvre Rat lui demanda pardon: disant qu'il n'étoit pas digne qu'une si noble bête se courrougât contre lui, le Lion pensant que ce lui seroit un deshonneur de tuer une si petite bestiale, laissa aller son prisonnier. Or un peu de tems après le Lion contrant par une forêt vint d'avanture tomber dedans les filets, il lui fut loisible de rugir; mais non pas de sortir, le Rat oût le miserable, il accourut, il reconnoît la voix, il vint aux fosses, il cherche les nœuds des cordes, il les trouve, puis après il les ronge, par ce moyen de Lyon échappa de ses liens.

LE SENS MORAL.

Par cette Fable sont conseillez les riches & Puissans, de garder clémence & douceur, car selon que les choses humaines sont inconstantes, ils ont le plus souvent affaires de l'aide des plus petits, c'est pourquoi l'homme sage (l'avoüé qu'il le puisse) toutes

fois craindra-t'il de nuire à personne. Or celui qui ne craint point de faire déplaire à autrui, s'en fait à lui même : d'autant quoique in soye puissant il ne laissera pas de l'arriver quelque aventure : Car il est tout certain que les plus excellens Personnages & grands Rois ont eu souvent besoin de l'amitié, & ont craint le courroux de leurs petits sujets.

Du Milan malade. Fable. 17.



UN Milan gissoit en son lit malade, & proche de sa mort, prioit sa mere qu'elle allât prier les Dieux pour lui, sa mere lui dit, il ne faut point que tu espere aucune aide des Dieux, toi qui a tant de fois enlevé ce qui étoit pour leurs sacrifices & autels.

LE SENS MORAL.

Il faut honorer Dieu, car il aide aux bons, & détourne la fureur des méchans si nous le méprisons dans notre prospérité, il ne nous exaucera point en notre adversité, c'est pourquoi ayans toujours souvenance de lui, & il aura pareillement souvenance de nous, & nous aidera en nos miseres.

De l'Hirondelle, & autres Oyselets. Fable 18.



AU tems qu'on commençoit à semer le lin, l'Hirondelle conseille aux autres Oyseaux sur les champs pour leur faire embûches, les autres se moquent d'elle, & l'appellent sorte devineresse. Quand le lin commençoit à croître & renverdier, de-rechef elle les exhorte, ils se moquent encore, le lin commence à meurir, elle donne conseil d'aller piller les bleds, encore ne la crurent-ils point : lors l'Hirondelle délaissant la compagnie de tous les autres Oyseaux, vint s'acoster de l'homme, s'attire sa bonne grace elle habite avec lui, elle le réjouit de son chant, tous les autres oyseaux furent pris aux lacets & rets faits de lin.

LE SENS MORAL.

Plusieurs ne se sçavoient conseiller eux mêmes & ne veulent croire ceux qui leur donnent bon conseil : mais quand ils sont au milieu du danger ils commencent à devenir sages & blâmer leur conduite pour lors ils ont assez de conseil, il falloit disent-ils faire ce-

ci ou cela, mais il vaut beaucoup mieux être Prométhéeus qu'Epiméthus. C'étoit deux freres, l'un prenoit conseil avant que d'entreprendre, l'autre après, ce que de-la, e l'interprétation de leurs noms.

Des Grenouilles, & de leur Roi. Fable 20.



LE peuple des grenouilles, étant franc & libre, supplioit Jupiter qu'il leur donnât un Roi. Jupiter se moqua de la forte affection des Grenouilles. Icelles toutefois le sollicitoient de plus en plus, jusques à ce qu'il fut contraint de leur accorder ce qu'elles demandoient. Il jeta donc une poutre, cette pésanteur fit trembler toute la riviere de son retentissement, les Grenouilles toutes étonnées se raiſent, elles saluent, elles font honneur à leur Roi, elles s'en approchent peu à peu de près.

Finalemēt ayant mis toute crainte dehors, elle sautent & ressaillent du haut en bas, elles se moquent de leur Roi qui est sans esprit & sans mouvement, & ne s'en contentent point. Elles importunent derechef Jupiter, & le prient qu'il leur donne un autre Roi qui soit vaillant. Jupiter donc leur donna la Cigogne. Ce nouveau Roi hardimēt se promene par les marêts, autant de Grenouilles qu'il rencontre

en son chemin, autant il en devore: Les Grenouilles donc s'en vinrent plaindre; mais ce fut en vain. Jupiter n'écoûte point leurs prières & encore aujourd'hui elles se plaignent, car quand sur le soir les Cigognes se vont coucher, elles sortent de leurs Cavernes, & heurlent de leurs voix enrouées, mais elles perdent leurs tems, car Jupiter veut ainsi, puisqu'elles n'ont pû souffrir un Roi clement & doux qui étoit donné à leur requête, que maintenant elles endurent un rigoureux tyran.

LE SENS MORAL.

Il arrive souvent au peuple de même qu'il est arrivé aux Grenouilles, lesquels s'ils ont un Roi qui soit paisible & debonnaire, il accuse d'être trop facile & indulgent, & desire d'avoir quelques fois un Roi entreprenant & hardi & quand il le possède il blâme sa cruauté, & loue la debonnaireté du premier. Ainsi nous nous fâchons toujours des choses presentes, & le Proverbe est véritable qui dit, les choses nouvelles ne sont pas meilleures que les vieilles.

Des Colomnes & de leur Roi le Faucon. Fable 21.



LE Colomnes eurent autrefois guerre contre le Milan, lesquelles pour le vaincre élurent pour

leur Roi le Faucon, icelui étant crée Roi se gouvernoit, non point comme un Roi; mais ennemi, il ne faisoit pas moins que le Milan, il ravissoit, déchiroit & les mangeoit. Les Colombes se repentant de ce qu'elles avoient fait, disoient qu'il leur auroit été beaucoup plus avantageux d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.

LE SENS MORAL.

Il faut que chacun soit content de sa condition; mais il n'y a personne qui soit véritablement satisfait de la sienne. Et vraiment je ne voudrois point changer mon état pourvu qu'il fût tolerable. Plusieurs ont changé d'états, & qui par après ont désiré de retourner à leur premier, ainsi nous sommes presque tous de ce naturel, que nous ne sommes jamais content de nous mêmes.

DU LARRON & DU CHIEN. Fable 22.



UN Larron donnoit une fois du pain à un chien afin qu'il n'aboyât point: le chien lui dit, je connois ta tromperie, tu me donne du pain, afin que je cesse d'aboyer; mais je n'ai que faire de ton présent, car si je prens le pain tu éporteras tout de cette maison.

LE SENS MORAL.

Garde toi que pour le gain d'une petite chose, tu n'en perde une grande: garde-toi bien d'ajouter foi à tous, car il y en a plusieurs qui pour tromper non seulement parlent doucement; mais aussi montrent des effets de bonté.

Du Loup & de la Truie. Fable 23.



UNe Truie étoit autrefois en travail de sept Cochons, un Loup s'approcha d'elle & lui demanda si elle vouloit qu'il lui servit de matrone, & qu'il lui garderoit bien sa portée, la giffante lui répondit qu'elle n'avoit que faire de valer, & s'il lui vouloit faire plaisir & chose agréable, qu'il s'en allât bien loin, le service du loup, disoit-elle, agissoit en son absence, & non en la présence & le plus grand plaisir qu'il me scauroit faire c'est de s'en aller.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point se fier à tout le monde, plusieurs promettent leur peine & travail non pas pour l'amour de toi, mais pour leur profit particulier, cherchant leur commodité non pas la mienne.

De l'enfantement des Montagnes. Fable 24.



A Uttefois le bruit fut que les montagnes devoient enfanter, le peuple accourut de tous côrez & environna la montagne attendant avec frayeur & crainte quelque monstre horrible. Finalement la montagne enfanta, il en sortit un Rat, lors ils se prirent tous à rire.

LE SENS MORAL.

Les gens glorieux se venent quelque fois devant le monde de faire de grandes choses, & à grande peine toutefois en font-ils une bien petite.

Pourquoi ses glorieux Trasons servent de risée & brocard. Item cette Fable deffend les vaines craintes, car bien souvent la crainte du péril est plus facheuse que le péril même, & qui plus est, c'est une chose digne de moquerie que nous craignons.

Du vieil Chien & de son Maître. Fable. 25.

UN Chasseur mettoit son Chien à chasser, lequel étoit devenu vieil; mais il se trompoit, car son Chien avoit les pieds pélant & tardifs, & ne pouvoit

marcher. Il avoit bien pris une bête; mais la proye s'éciaappa au pauvre édenté. Son Maître le reprit ai-



gément de paroles & de coups, le Chien répond qu'à bon droit il lui doit être pardonné, qu'il étoit devenu vieil, & qu'il avoit été courageux Chien en sa jeunesse; mais selon ce que je vois, dit-il rien ne te plaît sans profit. Tu m'as aimé en ma jeunesse, & tu me haïs en ma vieillesse. Tu m'as aimé quand je courrois vîtement; mais maintenant tu me haïs à cause que je suis édenté & ne puis plus courir; mais si tu n'étois pas ingrât comme tu m'as aimé, jeune à cause du profit, aussi maintenant m'aimerois-tu vieil à cause de ma jeunesse profitable.

LE SENS MORAL.

Nous mettons volontiers en oubli un plaisir passé, & ne nous souçons pas beaucoup de l'avenir, quand au present nous le connoissons très-bien. C'est une chose honteuse à dire, mais si nous voulons dire la vérité communément, nous n'estimons l'amitié que pour le profit.

Des Lièvres craignant sans cause. Fable 26.

LA forêt agitée des vents retentissoit plus que de coutume, les Lièvres crantifs entendant ce grand

bruit commencerent à faire bien virement : en fuyant ils trouverent un marais qui les empêcha de passer



plus outre, ils demeurent en doute, étant surpris de danger de tous costez, & pour les épouventer davantage, ils voyoient les Grenouilles plonger dedans l'eau. Lors un venerable d'entr'eux plein d'éloquence & de sagesse, leur dit : pourquoi craignons-nous sans cause ? il nous faut prendre courage, certes nous sommes agiles de nos corps ; mais nous n'avons point de cœur, il ne faut point que nous fuyons les dangers de ce tourbillon, mais n'en tenir compte.

LE SENS MORAL.

En toutes choses il faut avoir courage, la vertu est estinte sans l'assurance : car l'assurance est conductrice & Reine des vertus.

Du Chevreau & du Loup. Fable. 26.

LA Chevre voulant aller paître enferma son Chevreau en la maison, lui commandant de n'ouvrir à personne jusqu'à tant qu'elle retourne, le loup qui avoit entendu ceci de loin, vint heurter à la porte après que la mere fut en allée, & contrefais-

ant la voix de la Chevre, commanda qu'on lui ouvrît la porte, le Chevreau se doutant de la tromperie



je n'ouvrirai point, dit-il, car quoique la voix femelle celle d'une Chevre, toutefois par les fentes j'aperçois un loup.

LE SENS MORAL.

C'est une chose louable & profitable aux enfans d'obéir à leurs parens, & est raisonnable que les jeunes croient le conseil des vieux.

Du Chien & de la Brebis. Fable 27.



UN Chien fait adjourner la Brebis, disant qu'elle lui devoit un pain à cause du prêt, la pauvreté le nie très-bien, le Milan, le Loup, le Vautour sont appelés pour témoins, ils déposent contre la Bre-

bis, elle fut condamnée, le chien la prend & la mange.

LE SENS MORAL.

Plusieurs sont opprimés par faux témoins.

Du Laboureur & du Serpent. Fable 28.



UN Laboureur nourrissoit un serpent, étant une fois courroucé, il poursuivit son hôte avec une coignée, le serpent échappa non toutefois sans blessures. Quelque tems après le Laboureur tomba en grande pauvreté, & pensoit que ce malheur lui étoit arrivé pour l'injure qu'il avoit faite au serpent, il supplioit donc le serpent, de retourner. Pardonne-moi, dit le serpent, je n'y retournerai point; car je n'aurois jamais assurance avec toi tant que tu auras une telle coignée en ta maison: la meurtrisûre de ma playe est bien passée; mais la memoire en est recente.

LE SENS MORAL.

C'est chose mal sûre de se fier pour la seconde fois à celui qui a rompu sa foy. C'est le fait à un homme pitoyable, de pardonner l'offense. Mais se donner de garde, c'est le fait à un homme prudent.

Da

Du Renard & de la Cigogne. Fable 29.



IL y eut un Renard qui invita la Cigogne à souper, il versa la viande sur la table, de laquelle d'autant qu'elle étoit liquide & claire, la Cigogne ne pouvoit manger avec son long bec; c'est pourquoi le galand la lecha toute. La pauvre Cigogne ainsi trompée s'en alla bien fâchée & honteuse de l'injure qui lui avoit été faite. Un peu de tems après elle retourna, & convia le Renard à dîner, il y avoit sur la table un Vase de verre plein de bonne viandes, le Vase ayant l'entrée étroite, le Renard en eut seulement la veüe, qui fut tout son bon traitement, car de manger il lui fut impossible, la Cigogne facilement avalla tout.

LE SENS MORAL.

Le brocard merite un autre brocard, la risée une autre risée, le jeu un autre jeu, la tromperie une autre tromperie.

Du Loup & de la tête peinte. Fable. 30.

LE Loup trouva dans la Boutique d'un Sculpteur d'image une tête peinte, il la tournoit de tous côtes il s'étonnoit de ce qu'il étoit vray, qu'elle n'avoit point de sens, ô la belle tête! disoit-il, Il y a

F



LE SENS MORAL.

Si tu est beau par dehors, c'est quelque chose; mais s'il falloit choisir l'une des deux beautés, l'interieure ou exterieure, il vaudroit beaucoup mieux choisir l'interieure, car l'interieure sans l'autre, encourent indignation; en sorte que le fol d'autant que plus il est beau, d'autant plus est-il indigne de haine.

Du Geai. Fable 31.



UN Geai se vêtit des plumes de Paon, puis après se voyant beau & joliet commença à se fâcher de son état, & se vint ranger auprès des Paons. Les autres connurent sa tromperie, & déplumèrent

le Geay de ses couleurs dérobcées, & le bâtirent beaucoup.

LE SENS MORAL.

Cette Fable reprend ceux qui se maintiennent plus hautement qu'il ne doivent, lesquels vivent & conversent avec d'autres plus riches & plus nobles qu'eux, c'est pourquoi bien souvent ils deviennent pauvres, & servent de moquerie aux autres. Le Proverbe commun le dit bien, connois-toi, toi-même.

De la Mouche, se ventant outre mesure. Fable 31.



DES Chariots couroient aux lieux députez pour la course, or la poussiere étoit grande tant des pieds des chevaux que du roulement des rouës. La mouche donc étant assise sur le Chariot, disoit combien est grande la poussiere que je fais élever.

LE SENS MORAL.

Cette Fable appartient à ceux qui combien qu'ils soient stupides, toutefois par leurs paroles magnifiques s'efforcent de transporter la gloire d'autrui en eux-mêmes.



U Ne Mouche avoit débat contre la Fourmis elle se disoit noble, & l'autre vilaine, elle volloit, & l'autre rempoit par terre, elle conversoit aux Palais des Rois, & l'autre étoit tout le jour cachée dans les cavernes, elle se vançoit de sa vie délicateuse, & comme elle n'avoit point de peine; mais vivoit en repos & oisiveté, au contraire la Fourmis se disoit n'être point vilaine; mais qu'elle se contenoit de sa face; mais que la mouche étoit inconstante & vagabonde. & elle étoit stable, & ferme, que les grains & fontaines lui étoient d'aussi bon goût, qu'à la mouche des pâtes & vins délicieux: Et que tout ce bien lui arrivoit par travail honnête, & non par paresse infâme, d'avantage elle se disoit joyeuse & assurée, aimable à tous & finalement exempte d'honnête labeur, au contraire la mouche étoit toujours en danger, ennemie de tous, exemple de paresse, avec ce que se souvenant du froid faisoit la provision en Esté, au contraire que la mouche vivoit au jour la journée, & que nécessairement il falloit, ou qu'elle eût faim, ou qu'il mourût en Hyver.

LE SENS MORAL.

Plus est desirable le petit ménage avec contentement & assurance, que la volupté & delices avec danger.

Du Singe & du Renard. Fable 34.



Les bêtes brutes s'assemblerent une fois, le singe au milieu de la compagnie l'aura si joliment qu'il fut crée Roi presque par le consentement de tous. Or le Renard envieux de cette nouvelle dignité mena le singe en une fosse où il avoit vû une piece de chair attachée à un lacet, & lui dit, il y a ici un tresor caché, lequel par les loix appartiennent aux Rois, pourquoi puisque par la loi il est à toi, prens-le toi même, le singe le cru, & fortement vint au lieu, & le galand fut pris, on se voyant prisonnier il commença à blâmer aigrement le Renard qui l'avoit ainsi trompé le Renard lui dit de bonne grace, ô pauvre fol qui déjà pensoit être digne de regner & gouverner les autres & tu ne te peut gouverner toi-même.

LE SENS MORAL.

Ceux qui entreprennent quelque chose follement, tombent en inconvenient, & servent de moquerie aux autres.

De la Grenouille & du Bœuf. Fable 35.

Cette Grenouille desirant de devenir aussi grosse qu'un Bœuf, s'enflait: le fils conseilloit à sa mere

de laisser ses entreprises, il n'y a point de comparai-
son disoient - ils de la Grenouille au bœuf, elle s'enfle



& pour la seconde fois son fils lui cria, ma mere, il est
force que tu creve, tu ne surmonteras jamais le Bœuf
& elle creva.

LE SENS MORAL.

Chacun à son Don, l'un est beau, l'autre puissant
l'un à des amis, l'autre des richesses, que chacun soit
content de ce qu'il possède, ton compagnon la beauté du
corps, & toi tu as la vivacité d'esprit, c'est pourquoi que
chacun se conseil soi-même, qu'il ne soit point envieux
de la supériorité d'autrui, qu'il ne se declare point pour
une chose misérable & folle.

Du Cheval & du Lion. Fable 36.



UN Lion venant pour manger un Cheval, &
étant défaili de toutes ses forces à causes de sa

vieillesse, commença à songer un moyen comme il
viendrait à bout de son entreprise, il contrefit le
M-decin, & en cette sorte entretenoit le cheval de long-
propos, le cheval sentant la fraude songeoit un autre
fraude: il feignoit qu'il n'y avoit pas beaucoup qu'il
avoit passé par un lieu épineux, & qu'il s'étoit mis
une épine au pied, & pria ce gentil Medecin qu'il lui
arrachât l'épine, le Lion lui accorde. Or le Cheval de
toute sa force frappa le Lion au front, & quant &
quant s'enfuit, le Lion à grande peine reprenant sa
force, car il avoit presque été tué du coup, j'emporte,
dit-il, le loyer de ma sottise, & le cheval est à bon droit
échappé, car il vange la tromperie par une autre.

LE SENS MORAL.

L'ennemi qui ne cache point sa ruse, & se fait connoi-
tre tel qu'il est n'est point à craindre; mais celui qui quoi
qu'il soit nôtre ennemi, toutefois feint une amitié; mais
il en est d'autant plus à craindre & digne de haine.

Des bêtes & des Oyseaux. Fable 3.



LEs Oyseaux ont tort: querie avec les bêtes
à quatre pieds, il y avoit espoir, il y avoit crain-
te & il y avoit danger des deux côtez. Or la Chevre

fouris délaissant ses compagnons, se rendit aux ennemis, les Oyseaux eurent victoire sous la bonne conduite de l'Aigle, & la traite Chauve-fouris fut condamnée de ne jamais retourner avec les oyseaux, de ne jamais voler de jour, voilà la raison pourquoi la Chauve-fouris ne vole jamais que de nuit.

LE SENS MORAL.

Quiconque refuse d'être compagnon du danger & de l'adversité, il ne mérite point de participer à la prospérité.

De l'Eprivier & du Rossignol. Fable 38.



UN Eprivier poursuivoit un Rossignol d'un soudain vol, & entrant au village fut pris d'un paysan. Or il le prioit doucement qu'il le laissât aller, car disoit-il, je ne t'ai point offensé.

LE SENS MORAL.

A bon droit sont punis ceux qui s'efforcent de nuire aux innocens.

Du Loup & du Renard. Fable 39.



CE Loup avoit fait sa provision de viande pour assez de tems, le Renard vint à lui, & lui demanda la cause de son repas. Le Loup sentoit bien qu'il vouloit lui jouer finesse & que le galand n'étoit là venu que pour gripper sa proie. Pourquoi si feignoit que la maladie étoit cause qu'il se reposoit ainsi, & pria le Renard qu'il allât prier les Dieux pour lui, le Renard fâché de ce qu'il n'étoit point venu à ses attentes, s'adressa à un Berger, & lui conseilla d'aller à la tannière du Loup, & qu'assûrement il accableroit son ennemi, qui ne se donnoit point de garde, le Renard demeura seigneur de la caverne & de la proie. Mais la joye de son méfait fut courte, car puis après le même Berger le prit & le tua.

LE SENS MORAL.

L'envie est une mauvaise chose, & souvent pernicieuse à son Auteur, les Tyrans Siciliens & Horace n'ont point de plus grands tourmens que l'envie.

De l'Asne & du Cheval. Fable 40.



UN Cheval très-richement orné & pompeusement accoutré d'une scelle dorée, hanissoit par les ruës, & en son chemin trouva un Asne chargé qui lui nuisoit & empêchoit sa course, lors tout animé d'ire, & rongant son frein plein d'écume lui dit : lourdaud & paresseuse bête, pourquoi fais-tu empêchement au Cheval ? recule-toi d'ici où jete foulerai aux pieds, & de l'autre côté Monsieur l'Asne n'osant ouvrir la bouche pour rechiner, se recula & lui fit place tout doucement, or le Cheval employa toute sa force à courir & si vîtement courir qu'il se creva presque. Lors étant tout inutile à la course & à la monture fut dépoüillé de ses plus beaux ornemens, & après vendu à un Chartier, le jour ensuiuant l'Asne vit le Cheval traînant un chariot. Hé ! compagnon, dit-il, quel bel accoutrément est-ce ici, où est ta scelle dorée, où sont tes belles barbes, où est ce beau mordant reluisant ?

LE SENS MORAL.

Plusieurs sont tant élevez en leur prospérité qu'ils

s'oublient eux-mêmes, & toute modestie ; mais pour autant qu'ils sont arrogant en leur vieux jours, volontiers ils encourent adversité. Je voudrois que ceux qui semblent être heureux fussent bien avisez, car si la chose se retourne, ils connoîtront que ce sera un grand malheur d'avoir été heureux avec eux, leur fera un plus grand mal qu'ils seront méprisés de ceux qu'ils auront eu en mépris & moquez de ceux qu'ils auront eu en moquerie.

Du Cerf. Fable 41.



UN Cerf se contemplant en une claire fontaine, commença à louer grandement ses cornes brancheüs, blâmer ses jambes menuës & deliées. Or pendant cette contemplation & jugement, il survint un Veneur, & incontinent le Cerf s'enfuit plus vite que le vent, les Chiens poursuivoient la proie, & le Cerf entra en une forêt épaisse, & en entrant il loua ses jambes, & blâma ses cornes qui avoient été cause de sa surprise.

LE SENS MORAL.

Nous cherchons volontiers ce que nous devons fuir, & fuions ce que nous devons chercher, ce qui nous

nuit nous plaît nous desirons le bonheur avant que nous scachions où il est, nous demandons la grandeur des richesses, & l'excellence des honneurs, & pensons que toute félicité y abonde, toutefois elles ont avec soi beaucoup de labour & tristesse.

Le serpent & la lime. Fable 42.



UN serpent trouva une lime en la forme, & commença à la ronger, la lime se prit à dire que fais-tu disoit-elle ? bête tu te briseras toutes les dents avant que tu me puisses consommer, car j'ai accoutumé moi-même de mordre dans la dureté du fer.

LE SENS MORAL.

Regarde bien à ce que tu as affaire, si tu as aiguïé tes dents contre un plus fort que toi ; mais tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même.

Des Loups & des Brebis. Fable 43.

Combien que la guerre fût de tout tems entre les Loups & les Brebis, néanmoins il arriva une fois qu'ils firent alliance ensemble, & donnerent

étages des deux côtes, les Loups donnerent leurs



Louveaux, & les Brebis de compagnie de leurs chiens, les brebis étoient en repos, & païssoient à leur aise. Cependant les Louveaux attendoient leur mere, & par faute de lait hurloient, les Loups faillirent, & croyant que la foy & alliance étoit rompue, c'est pourquoi ils mangerent & devorerent les Brebis abandonnées de leur secours.

LE SENS MORAL.

C'est une grande sottise si en faisant tout accord avec autrui tu donne pour étage ton aide & ton secours. Car celui qui t'a été ennemi par aventure n'a point encore oublié du tout son amitié, & par aventure cherchera occasion de te nuire quand il te verra dénuïté de tout secours.

De la Forêt & du Payfan. Fable 44.

Autrefois un Payfan vint en une Forêt, & la pria qu'elle lui permit de prendre du bois pour faire un manche à sa coignée, la Forêt lui accorda, quand le Payfan eut accommodé sa congnee il com-

menga à couper les arbres : lors la forêt se repentit



mais trop tard, pour la trop grande facilité, & elle étoit fâchée d'être la cause de sa propre ruine.

LE SENS MORAL.

Regarde à qui tu feras plaisir, il y en a plusieurs, qui après avoir reçu un bienfait, en ont abusé au dommage de l'Auteur.

Du loup & du Chien. Fable 45.



UN loup d'aventure rencontra devant le jour le Chien au bois, il le saluë & se rejoût de son avènement, finalement il lui demanda comment il est ainsi né & poli le Chien lui dit, le soin de mon

maître en est la cause, mon maître m'amignotte quand je le flatte je suis traité de viandes délicieuses de la table de mon maître, je ne suis jamais à dépourvû, ave ce tu ne scaurois penser comme je suis agréable à tous ceux de la maison, certes : ô chien mon ami ! (dit le loup) tu est bien-aise d'avoir rencontré un maître si bienfaisant & débonnaire, & souhaiterois que ce bien me fût arrivé, de vivre & de mourir avec un tel maître, je ne pense point qu'il y eût bête plus heureuse que moi, le Chien voyant le loup qui desiroit changer d'état, lui promet par sa loyauté de trouver moyen envers son Maître, de le faire coucher en l'état de valet de chambre, pourvû qu'il veuille ôter de soi quelque chose de sa cruauté accoutûmée & de s'adonner à dilligemment servir, l'accord fut fait de retourner en la Ville eux deux, en chemin ils tinrent plusieurs propos joyeux & faccieux. Après que le jour fut un peu venu, le loup voyant le col du Chien où le poil étoit tout usé, d'où vient ceci ? dit-il, que ton col est tout pelé, j'avois, dit le Chien, accoutûmé d'aboyer les étrangers & semblablement aux gens connus, & mordre quelquefois. Le Maître n'ayant point cela pour agréable me battoit souvent à coups de bâton, & me deffendoit que je n'insultât personne que le larron & le loup, & par ce moyen j'ai été attaché, & suis devenu plus doux, & en ce signe de ma mutuelle ferocité je porte cette marque, le loup ayant oüi ceci, je n'achette, dit-il, si cherement l'amitié de ton Maître. Adieu donc compagnon avec ta servitude, j'estime beaucoup plus ma liberté.

LE SENS MORAL.

Il vaut beaucoup mieux être maître en sa petite

maisonnette & manger du pain noir que d'être traité délicieusement dans des Palais magnifiques & somptueux & vivre en toute crainte, car la liberté est banie de la Cour, il falloit recouvrer, l'on doit aussi dissimuler toutes injures.

Du ventre & des membres. Fable 46.



ET le pied & la main se plaignoient quelquefois du ventre, de ce que paresseux engloutissoit tout leur vin. Ils vouloient qu'il ne demandât point à être nourri, le ventre les supplia deux ou trois fois toutefois la main lui refusa sa nourriture. Le ventre étant atterré de faim les nerfs & autres commencerent à défaillir, lors la main lui voulut finalement faire service; mais c'étoit trop tard: Car le ventre par sa desaccoutumance repoussa la viande. En cette sorte tous les autres quand ils sont en vieux contre le ventre défaillent avec le défaillant.

LE SENS MORAL.

Ainsi arrive-t'il en la compagnie des hommes, comme société des membres, le membre a besoin de l'autre membre, l'ami a besoin de l'ami pourquoy il faut

fait que usions de peines & services naturels. Les richesses, n'y les hauts degrez d'honneur ne rendent point l'homme assez assuré, le seul & souverain secours & aide, c'est d'avoir l'amitié de plusieurs.

Du Renard & du Singe. Fable 47.



UN Singe pria le Renard de lui donner une partie de sa queue pour couvrir ses fesses, disant que ce lui étoit une charge trop fâcheuse, & lui feroit profit & honneur, le Renard répondit qu'il aimoit mieux ballier la terre de sa queue, que d'en souvrir les fesses d'un Singe.

LE SENS MORAL.

Les uns ont confiance, les autres en ont trop. Toutefois il n'y en a point de riches qui ait accoutumé de survenir aux pauvres de ce qu'il a de superfluité.

Du Renard & des Raisins. Fable 48.

CE Renard voyant des treilles chargées de beaux raisins qui commençoient à meurir, desiroit d'en



manger & cherchoit les moyens pour enlever sa proie, mais quand il eut perdu toutes ses peines; & ne put satisfaire à son desir, tournant sa tristesse en joye, il dit, ces raisins sont trop aigres.

LE SENS MORAL

C'est le fait d'un homme fier, de feindre de ne vouloir point ce qu'il ne peut avoir.

Du Renard & de la Bellette. Fable 49.



UN Renard tout amegri de faim, d'avanture entra par une fente en un vaisseau plein de froment, auquel il prit très-bien son repas, puis après il s'éforça d'en sortir, mais son ventre enflé l'eut empêcha

La Bellette le vit de loin en effort, & après toutes paroles, lui conseilla s'il vouloit sortir, qu'il retournât maigre à son creux où il étoit entré.

LE SENS MORAL.

Tu en verras beaucoup qui en leurs Etats mediores étoient joyeux, gay, dechargé de tout ennuy, & delivré de toutes fâcheries, & maintenant quand ils sont devenus riches, tu les trouveras chagrins, pleins de soucy, ne se rejouir jamais, tout enveloppé de fâcherie en leur esprit.

Du Loup & des chasseurs. Fable 50.



UN Loup fuyant les Chasseurs & courant par les bocages étoit déjà lasé, il rencontra d'avanture un Bocheron, & pria de le cacher en quelque lieu. Le Bocheron lui montra sa maison: Le Loup entra dedans & se cacha au coin. Voici venir les Chasseurs, ils demenderent au Bocheron, s'il n'avoit point vû le Loup, le Bocheron confessa bien de bouche qu'il ne l'avoit point vû; mais de la main leur montra le lieu où il étoit caché. Or les chasseurs n'apercevant rien de ce qu'il leur avoit montré, s'en allerent.

rent incontinent. Aussi-tôt que le loup vit qu'ils s'en étoient allez, il sortit de la maison, & s'en alla sans dire mot. Le bocheron blâmoit le loup, que combien qu'il lui eût sauvé la vie, toutefois s'en alloit sans le remercier. Lors le loup se retournant lui dit, ha ! mon ami, si tu eusse eu en la main les œuvres, les mœurs & la vie semblable, à la parole, à bon droit je t'eusse rendu grace.

LE SENS MORAL.

Le méchant, s'avoué qu'il promette de bonnes choses, toutefois il donne toutes choses mauvaises & mechantes.

Du Paon & du Rossignol. Fable 51.



UN Paon se plaignoit à Junon, sœur & femme de Jupiter, que le Rossignol chantoit joliment, & lui qu'il étoit moqué de tous les autres oyseaux, à cause de sa voix enrouée & Junon lui répondit chacun à son propre Don des Dieux. Le Rossignol te surpasse du chant, & toi tu as beaucoup de plus belles plumes que lui. Il faut donc que chacun se contente de sa condition.

LE SENS MORAL.

Prenez ce que Dieu nous donne de bon cœur, & de volonté joyeuse, & ne cherchons point de plus grandes choses, Dieu dispose de tout selon sa volonté.

De l'Oyseleur & des Oyseaux. Fable 52.



CEt Oyseleur tendant ses rets pour prendre des Oyseaux, le Merle le regardant de loin, lui demanda que fais-tu là ? l'Oyseleur lui répondit je bâtis une Ville, & quand il s'en alla un peu plus loin, & se cacha, le Merle croyant à ses paroles, s'approcha de la viande qui étoit auprès de ses rets, & fut pris, lors accourut l'Oyseleur, le Merle lui dit, ô bon homme, si tu bâtis une Ville tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.

LE SENS MORAL.

Un mensonge prive la Republique, & sont détruis lors que les principaux exercent cruauté.

Du Cheval & du Cerf. Fable 53.



LE Cheval avoit guerre contre le Cerf, le Cerf plus hardi au combat, & plus adroit à la fuite, jetta le Cheval hors des passages : le pauvre Cheval ainsi repoussé demandoit l'aide de l'homme, il retourna avec son homme & vint assaillir son ennemi, & celui qui avoit été vaincu fut pour lors le vainqueur, toutefois combien qu'il ait eu la victoire & subjugué son ennemi, il faut qu'il serve perpétuellement à l'homme : il porte donc le chevaucheur sur le dos, & le frin dans la bouche.

LE SENS MORAL.

Plusieurs bataillent contre la pauvreté, car quand on par l'industrie, ou d'aventure, ils l'ont vaincue, bien souvent la liberté du vainqueur perit. Les Seigneurs & vainqueurs de pauvres commencement à servir aux riches, ils sont tourmentez de l'aiguillon d'avarice, ils sont arrêtez de la bride de la chicheté, & n'ont nulles regles en leur acquisitions, & à bon droit punis de leur avarice insatiable, ils n'osent user de ce qu'ils ont amassé.

De l'Asne & du Lion Fable 54.



LE Coq passoit une fois avec l'Asne. Or le Lion voulant assaillir l'Asne le Coq commença à chanter, & le Lion s'enfuit ; car on dit qu'il craint la voix du Coq, l'Asne pensant qu'il eût peur de lui courut après le Lion, & incontinent le vint assaillir ; mais après qu'il l'eut poursuivi assez loin, tellement qu'il ne pouvoit plus ouïr le chant du Coq, le Lion retourna sur le pauvre Asne, qui pour lors sâché disoit en lui-même, pourquoi me suis-je engagé au combat, vû que je ne suis point né de parens belliqueux ?

LE SENS MORAL

Plusieurs assaillent leur ennemis, qui tout à propos s'humilient, & en cette sorte sont tuez.

Du Vautour & autres Oyseaux. Fable 55.



UN Vautour s'ignoit de voir en célébrer le jour de sa nativité, il invita donc les Oyseaux à son

banquet. Ils y vintent presque tous : Le Vautour reçût les hôtes humainement avec bon visage ; mais quand ils furent tous entrez , il les mit en piéces.

LE SENS MORAL.

Tous ceux qui te parlent doucement ne sont point pour cela tes amis, ni tous ceux qui par un effet se feignent débonnaire, sous ce miel il y a un poison.

Du Lion & du Renard. Fable 56.



UN Lion devint malade ; tous les animaux le visitoient & consolotent. Le seul Renard faisoit difficulté de l'aller voir , le Lion lui envoya un message avec une lettre par laquelle il lui mandoit que le plus grand plaisir qu'il lui pourroit faire , seroit de le venir voir , que sa présence seule lui seroit plus agréable que tous les autres. Il disoit d'avantage qu'il ne falloit point qu'il eût peur. Premièrement que le Lion & le Renard étoient amis de toute ancienneté , & pour cette cause desiroit-il grandement de parler à lui. Puis après qu'il étoit malade & couché au lit, que quand je lui voudrois nuire, ce

qu'il ne vouloit point , toutefois il ne le pourroit , le Renard lui écrivit qu'il desiroit bonne santé au Lion , & qu'il prioit les Dieux pour lui ; mais pour du reste qu'il ne l'iroit point voir , car disoit-il , je suis tout effrayé d'une trace de bête qui te sont allez voir , puis qu'il n'y en a pas une qui soient revenues , & que toutes gardent la Caverne , cela me fait dire que beaucoup de bêtes y sont entrées.

LE SENS MORAL.

Garde-toi bien d'ajouter foi aux paroles de certains gens ; car tu seras souvent trompé , on doit prendre conjecture par les paroles & par le fait : mais sur le fait seulement on doit faire réflexion.

De l'Asne malade , & des Loups Fable 57.



CEt Asne étoit couché en son lit malade , le bruit étoit par tout que bien-tôt il mourroit , les Loups donc & les chiens le vinrent visiter , & demandoient à son fils comment se portoit son pere , l'Asne par la fente de la porte leur répondit , mieux que vous ne voudriez.

LE SENS MORAL.

Plusieurs personnes font semblant d'être fâchez de

la maladie d'autrui, & qui toutefois voudroient
qu'ils mourussent incontinent.

Du Chevreau & du Loup. Fable 58.



CE Chevreau regardant par la fenêtre, vit passer le loup, & se moquant de lui l'osoit bien poursuivre à belle injure, méchant dit le loup ce n'est point toi qui m'injurie; mais c'est le lieu.

LE SENS MORAL.

Le tems & le lieu donnent souvent courage à l'homme.

Du Lion & de l'Homme. Fable 59.



LE lion & l'Homme alloient une fois par le païs ensemble, en divisant chacun se prisoit & loioit

ses vertus. Et voici sur le chemin ils rencontrèrent des piliers de pierres, auquel étoit gravé un homme qui étouffoit un lion, l'Homme voyant cette graveure, dit au Lion. Tu peut voir icy de combien les Hommes sont plus forts & plus puissans que les Lions & toutes les autres bêtes, le Lion répondit promptement. Si les Lions avoient des graveurs & tailleurs de pierres comme les Hommes en ont, tu verrois beaucoup plus d'Hommes être étouffez de Lions, que de Lions étouffez des Hommes.

LE SENS MORAL.

Un Auteur, & un glorieux se vante d'avoir fait ce que jamais il n'a essayé de faire.

De la Puce & de l'Homme. Fable. 60.



UNe puce piquoit l'homme de sa morsure, l'homme la prit, & demanda qui est-ce qui me picque; ainsi la pauvreté répondit que la nature l'avoit fait de telle sorte, qu'elle devoit ainsi vivre, & le pria de ne la point tuer, veu qu'elle ne lui pouvoit faire un grand mal, l'homme se soutiant lui dit par plus forte raison ne te tuëray-je, pource qu'il ne faut point que nul ne blesse, ni peu ni beaucoup.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point avoir pitié des méchans, soit qu'ils fassent ou peu ou beaucoup de mal.

De la Fourmis & de la Cigale. Fable 61.



AU commencement de l'Hyver la Fourmis'avoit du froment en sa grangette, la Cigale voit ce ménage, & approcha; & lui en demanda un gain. Pourquoi dit la Fourmis à mon exemple n'amais-tu en Esté ce que tu pouvois? & que ne faisois-tu des plongeons pour ton Hyver, la Cigale répondit que pour l'Esté elle passoit son tems à chanter. La Fourmis se mocquant lui dit, Si ainsi est, qu'en Esté tu fois paresseux, & tu ne fasse autre chose que de chanter, maintenant à bon droit tu dois mourir de faim.

LE SENS MORAL.

Cependant que nous avons la force du corps, il faut que nous fassions provision pour substantier nôtre vieillesse débile. Par l'Hyvertu entendras la vieillesse, par l'Esté l'adolescence, & la fleur de la jeunesse.



UNe Corneille battoit des ailes sur le dos de la Brebis, la Brebis lui dit: si tu en faisois autant au chien, tu ne t'en irois pas sans être frottée. Lors la Corneille lui dit: Je sçais bien à qui je me jouë, je suis facheuse aux débonnaires, & amie des méchans.

LE SENS MORAL.

Le simple & débonnaire est toujours opprimé par le méchant, l'innocent est toujours foulé aux pieds; mais celui qui a tort n'est point inquiet à cause de sa cruauté.

De l'Arbre & du Roseau. Fable 63.



L'Arbre & le Roseau se débattoient ensemble de leur constance & fermeté. Or l'Arbre disoit in-

jure au Roseau, se mocquoit de lui comme d'un inconstant & variable à tous vents, le Roseau se taisoit attendant quelque peu de tems pour en être vengé. Il arriva donc un peu après qu'un vent impétueux étonnoit toute la forêt de son orage. Le Roseau logé auprès de la forêt obéissoit aux vents, & baïssoit la tête & alloit au gré du vent; mais l'Arbre voulant orgueilleusement résister à la force & impetuositè des vents fut arraché par le pied.

LE SENS MORAL.

Plus sages sont ceux qui pour quelque tems font place aux plus forts, que ceux qui veulent résister.

Du Mulet & du loup. Fable 64.



UN Mulet passant par un buisson se mit une épine au pied & voyant le loup venir à soi lui dit, mon ami je me meurs de douleurs & d'angoisses, aussi bien serai-je ta proie, & des Vautours, ou des Corbeaux. Pour ce, du moins fais-moi un plaisir avant que je meure. Attache-moi une épine que j'ai au pied, afin que je meure plus doucement. Lors le loup

lui tira du bout de ses dents son épine du pied. Le mulet ne se souvenant plus de la douleur lui donna un si grand coup de son pied ferré qu'il lui rompit le front, le museau & les dents, & quant & quant il s'enfuit. Le pauvre loup se blâmoit soi-même, disant, j'endure ceci justement, moi qui me mélois d'être Boucher, & maintenant je veux être Chirurgien.

LE SENS MORAL.

Ceux qui laissent leur métier pour se mêler d'un autre qui ne leur est point propre, bien souvent ils tombent en mocquerie.

Du Renard pris & trahi par le Coq. Fable. 65.



UN Renard avoit beaucoup tué de Poulles à un Payfan. Le Payfan cherchant les moyens pour se vanger tendit ses lacets & prit le Renard. Le Coq se trouva seul témoin de cette prise. Le Renard le pria ou qu'il lui apoportât un couteau pour couper ses cordes, ou qu'il n'en dit rien à son maître jusques à tant qu'il eût rompu le lacet à belle dents, le Coq lui promit tous les deux. Toutefois n'ayant rien

moins en volonté que de tenir sa promesse courut à son maître, & lui conta comme le Renard étoit pris à ses filets, le Payfan prit une masse pour venir contre son ennemi. Le Renard le voyant venir de loin, dit, je suis bien fol & malheureux, j'ai pensé que le Coq me seroit fidel, à moi qui ai tant tué de ses femmes.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point attendre grace de ceux que nous avons si grièvement offensé.

Du Renard & du Chat. Fable 66.



UN Renard devisant avec le Chat, se venoit qu'il avoit tant de sortes de finesses, qu'il avoit une pleine besace de tromperie, & le Chat lui disoit qu'il n'avoit qu'une seule subtilité; mais il s'en tenoit bien certain: en parlant l'un & l'autre familièrement, soudainement ils ouïrent un bruit de Chiens, lors le Chat monta vîtement sur un arbre, cependant le Renard environné d'une multitude de Chiens fut pris.

LE SENS MORAL.

Plusieurs

Plusieurs fois vaut beaucoup mieux un seul conseil, moyennant qu'il soit bon & sincere que plusieurs avis & conseils.

Du Renard & du Loup. Fable 67.



UN Renard étant tombé dedans un puits prêt à être noyé, il requit le Loup qui étoit en la margelle de lui jeter une corde en bas pour le retirer hors du danger où il étoit, le Loup lui dit, comment est-tu là tombé pauvre malheureux, il n'est maintenant tems de jaser, dit le Renard, quand tu m'auras tiré d'ici, lors je te conterai tout par ordre.

LE SENS MORAL.

Ceux qui sont en peril pressant, ont besoin d'aide promptement, & pour lors il ne faut point user de tant de paroles superflues.

Du Chien envieux & du Bœuf. Fable 68.

LE Chien étoit couché en une chéche de Bœuf, un Bœuf vint pour manger du foin, le Chien mit à gronder & l'empêchoit de manger, malheur t'arrive dit le Bœuf, car tu ne peut pas manger du foin & tu m'empêche d'en manger.

H



LE SENS MORAL.

Plusieurs sont envieux du bien d'autrui ; car ils ne se peuvent servir d'une chose, & ne veulent pas que les autres en fassent leur profit.

Du loup & des Chiens. Fable 69.

UN loup contemploit d'une haute Roche deux Chiens Gardiens de Brebis, qui s'entrebattoient, & à grands coups de dents se déchiroient l'un l'autre. Lors il conçût un bon espoir en soi, qu'il pourroit attaquer les Brebis sans aucun danger, il vint donc tout vîtement au troupeau, & prit une Brebis bien grasse, & quand à belle course se sauve. Les Chiens voyant faire ce beau ménage, laisserent leur débat privé, coururent après le galand tant qu'ils l'attraperent, & lui donnerent tant de coups, qu'à grand peine se peut-il échaper vif. Or il rencontra en s'en retournant un sien compagnon lequel lui demanda pourquoi il avoit lui seul attaqué un troupeau où il y avoit de si bons & vaillans guerriers, leur guerre civile m'a trompée, dit-il.

LE SENS MORAL.

Les inimitiez des étrangers sont souvent cause de remettre en grace leurs voisins, qui auparavant étoient en discorde.

De l'Aigle & du Corbeau. Fable 70.



UN Aigle vola d'une roche bien haute sur la croupe d'un Agneau, le Corbeau voyant ce mystere de loin, en voulut faire autant, & de fait se vint jeter sur la toison d'un mouton, où il s'envelopa si bien qu'il ne pût s'en défaire & étant ainsi arrêté fut pris & donné aux enfans pour moquerie.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point s'estimer selon la vertu d'autrui ; mais selon la sienne propre, qu'un chacun se mesure selon ses forces & n'entreprenne que ce qu'il pourra venir à bout.

Du Renard & du Bouc. Fable 71.



UN Renard & un Bouc ayant soif, descendirent dedans un puits pour boire, & quand ils eurent

rent bien bû, le Bouc regardoit de tous côtez le chemin pour sortir dehors, le Renard lui dit, prens courage mon ami, car je songe un moyen par lequel nous pourrons sortir tous deux, tu te leveras droit de tes deux premiers pieds, & t'appuyeras contre le mur & baisseras un peu tes cornes, joignant le montant à ta poitrine, & moi je monterai par le long de ton dos & sur tes cornes, ainsi je sortirai dehors, & étant sorti je te retirerai, le Bouc cru son conseil, & fit tout ce que son compagnon lui avoit dit, & par ce moyen le Renard sortit dehors: Alors pour la joye qu'il avoit il dançoit autour du puits, ne se souciant pas beaucoup du Bouc.

Pour lors le Bouc se plaignoit à lui & l'appelloit trompeur, d'effet le Renard lui dit, certes Monsieur le Bouc, si tu avois eu autant de sens & d'esprit comme tu as de la barbe au menton, tu ne fusse point descendu dans ce puits, que premierement tu n'eusses diligemment regardé aux moyens d'en sortir.

LE SENS MORAL.

L'homme prudent doit diligemment penser à ses affaires avant que de les entreprendre, & d'en considerer l'issue.

Du Chat & du Coq. Fable 72.



UN Coq saisi d'un Chat, lui demandoit pour-
quoi il le vouloit manger, le Chat lui reprocha

qu'il étoit un animal importun; d'autant qu'en chantant de nuit il ne permettoit point aux hommes de dormir, le Coq s'excusoit, disant qu'il faisoit cela pour leur profit, c'est à sçavoir qu'il les éveilloit pour aller à leur ouvrages, derechef le Chat lui dit, toi méchant par dessus tous, tu peche tous les jours contre nature, comme ainsi soit que tu ne t'avienne point de ta mere, ni de tes sœurs; mais tu as affaire avec elles, c'est un grand inconvenient, le Coq se défendoit encore disant, qu'il faisoit cela pour le profit de son maître, par ce moyen les Poules pondoient des œufs. Alors le Chat lui dit, j'avouë que tu sois plein d'excuses, toutefois, je ne pas entrepris de jeûner.

LE SENS MORAL.

Celui qui est méchant de nature, quand il a delibéré une fois en son esprit de faire mal, combien qu'il n'ait nulle cause de mal en lui, dont il puisse convaincre, tantefois il faudra succomber à sa méchanceté.

Du Renard & du Buillon. Fable 73.



UN Renard sautant sur une haye pour éviter le danger qui étoit près de soi, empoigna le buillon à belles pâtes & se perça le cœur d'icelles épines,

disant je m'étois retiré vers toi, afin que tu m'aïdasses, & tu m'as rendu plus malheureux. Le Buïsson lui répondit tu te trompe compagnon, tu me voulois prendre comme tu as accoutumé de prendre autres choses.

LE SENS MORAL.

C'est une folie de demander aide à ceux qui de leur nature nuisent plutôt qu'elle n'aident.

De l'Homme & de son Dieu de bois. Fable. 74.



UN Homme avoit en sa maison un Dieu de bois, il le pria de lui envoyer quelque chose de bon, mais tant plus il le prioit, tant plus il devenoit pauvre, finalement tout courroucé, il empoigna son Dieu par les jambes, & le jetta contre la muraille, dont il lui cassa la tête; tout soudain il tomba une grande quantité d'or, l'homme l'amassa, & lui dit, tu es bien méchant & traître, quand je te portois honneur tu ne m'as de rien profité; mais après que je t'ai frappé & battu, tu m'as donné beaucoup de biens.

LE SENS MORAL.

S'il arrive que le méchant profite, il profite plus par fraude qu'autrement.

UN Pêcheur bien peu expert en l'Art de Pêcherie, prit sa flûte & ses rets, il s'approcha de

la rive de la mer, & s'assit sur une pierre. Et premièrement commença à joier de sa flûte, pensant que



par sa musique facilement il prendroit des poissons; Mais quand il vit que son chant ne lui servoit de rien il jetta ses rets en la mer, & prit beaucoup de poissons. Or en tirant les poissons de son filet, il les voyoit sauter, il leur dit, lors animaux que vous êtes quand j'ay joué de ma flûte vous n'avez point voulu danser, & maintenant que j'ai cessé de jouer vous sautez.

LE SENS MORAL.

Toutes choses faites en leur tems sont bien faites.

Du Chat & du Rat. Fable 76.



UN Chat sentant qu'en une maison il y avoit plusieurs Rats, il y entra, & maintenant il en pre-

noit maintenant un autre, & ainsi par succession de tems il en tua plusieurs. Or quand les Rats virent que de jour en jour ils étoient mangez, ils s'assemblerent en un lieu & consultoient de leurs affaires, il ne faut plus, disoient-ils, que nous descendions en bas, si nous ne voulons être tous perdus; mais il faut demeurer icy en haut, où le Chat ne peut monter. Le Chat sçachant le conseil des Rats, s'ignit être mort, se pendit par les pieds de derrière à une perche qui étoit attachée à la muraille, l'un des Rats regardant cela & connoissant que c'étoit le Chat: Hé mon ami, dit-il, quand je sçautois certainement que tu serois mort encore ne descendrois-je pas en bas.

LE SENS MORAL.

L'homme prudent s'il a été une fois trompé il ne se fera plus aux hommes fins & dissimulés.

Du Laboureur & de la Cigogne. Fable 77.



CE Laboureur tendit aux champs ses filets, pour prendre des Gruës & Oyes sauvages, qui jour

nellement lui venoient manger son bled, il prit une Cigogne laquelle étant prise par le pied, pria le Laboureur de la laisser aller, lui remontrant qu'elle n'étoit ni Oye ni Gruës; mais qu'elle étoit une Cigogne, l'Oyleau le plus débonnaire de tous les autres, qui avoit accoutumé de toujours servir à ses parens & de ne les point délaissier en leur vieillesse, lors le Laboureur se fôuvant lui dit: je çais bien ce que tu dis & connois qui tu es; mais puique tu es prise avec celle-ci, te faut mourir avec elle.

LE SENS MORAL.

Ceux qui consentent en un méfait, doivent être punis de semblable peine que les delinquans.

Du Berger & des Laboureurs. Fable 78.



UN Berger garloit les Brebis en un haut lieu de pré, & par malice il cria trois ou quatre fois au Loup, & de tout côtez appelloit les Laboureurs voisins & se mocquoient d'eux, les Laboureurs trompez par plusieurs fois se rebuterent, & lors qu'à bon escient il demandoit du secours, ils le laisserent là, & ses Brebis furent ravies des Loups.

LE SENS MORAL.

Quand quelqu'un est accoutumé de mentir, s'il arrive quelquefois qu'il dise vrai, on ne le croit pas.

De la Fourmis & de la Colombe. Fable 79.



UNe Fourmis ayant soif, descendit dans une fontaine, quand elle voulut boire elle tomba en l'eau. Une Colombe étoit pour lors branchée sur un arbre qui penchoit sur la fontaine, voyant que la Fourmis étoit en danger de mort, elle lui rompit incontinent de son bec un rameau de l'arbre & sans délai le jeta à la fontaine, auquel la Fourmis s'aborda & du danger de l'eau se mit en seureté. sur ces entre-faites l'Oyseleur arrive en cet endroit, & voulant prendre la Colombe dressa ses gluons, la Fourmis apercevant cela lui mordit le pied, l'Oyseleur sentant la douleur laissa tomber ses gluons, la Colombe étonnée du bruit s'envola, & par ce moyen échapa le danger.

LE SENS MORAL.

Puisque les bêtes brutes ne sont point ingrates; mais rendent le plaisir qu'on leur fait, beaucoup moins le doivent être ceux qui participent à la raison.

De la Mouche. Fable 80.



UNe Mouche tomba en la marmite pleine de chair & voyant que le broïet l'étouffoit, elle dit en soi-même, j'ai tant bù. j'ai tant mangé & me suis tant lavée, que je puis mourir saoule de broïet.

LE SENS MORAL.

C'est le fait d'un homme sage de supporter patiemment ce qu'il ne poura éviter.

Du Charpentier. Fable 81.



UN Charpentier devôt au Dieu Mercure, coupoit du bois auprès d'une riviere, & sa coignée tomba en l'eau; or étant fort marri de la perte

il s'assit au bord de l'eau se consolant soi-même ; Mercure ému de pitié lui apparut , & lui demanda la cause de sa tristesse , & lui ayant dit , Mercure lui apporta une Coignée d'or , & lui demanda si c'étoit la sienne , lors le pauvre homme dit franchement que ce n'étoit point la sienne , puis il y en apporta une d'argent , semblablement le Charpentier dit que ce n'étoit point la sienne , finalement Mercure lui en apporta une de fer , & le pauvre homme la reconnut comme sienne , Mercure donc reconnoissant la bonté & prud'homme de l'homme les lui donne toutes , le Charpentier joyeux de son aventure vient à ses compagnons & leur conta tout ce qui lui étoit arrivé , l'un d'entr'eux voulant faire semblable expérience vint auprès de la rivière , & de son gré jeta sa Coignée en l'eau , puis après étant assis sur le bord il pleuroit , Mercure sachant l'hypocrisie du galant , lui apporta une Coignée d'or , & lui demanda si c'étoit la sienne , l'hypocrite dit qu'ouï que c'étoit la sienne , Mercure voyant l'imprudencce & mensonge de cet homme , ne lui donna la Coignée d'or ni la sienne.

LE SENS MORAL.

D'autant que Dieu est propice aux bons , d'autant plus il est severe aux méchans.

De l'Enfant & de sa Mere. Fable 82.

UN jeune enfant déroba à l'Ecole un Livre à son compagnon , & le porta à sa mere , la mere le prit volontiers , & ne châtia point son enfant. Une autre fois il déroba la robe de son compa-

gnon & l'apporta aussi à sa mere , la mere reçut encore le larcin volontiers , l'enfant par faute de châtement selon son âge croissoit en plus grands larcins & en commettoit de jour-en-jour , & ensuite fut pris par la Justice publique comme un larcin , l'information faite , & sa déposition ouïe , il fut condamné à mort. Or quand on le menoit au gibet , sa mere le suivoit avec larmes & complaiantes , voyant sa mere il pria qu'on lui permit de parler à elle un mot à l'oreille , comme s'il lui eût voulu dire quelque chose de secret , il lui arracha l'oreille à belle dents. La mere pour la douleur qu'elle sentoit , commença à crier & le maudire , lors ceux qui le menaient le blâmerent fort , non seulement du larcin : mais aussi de ce qu'il étoit tant cruel envers sa mere , il leur répondit hardiment , ne vous étonnez point si j'ay arraché l'oreille à ma mere , elle est cause de mon malheur , car si elle m'eût châtié quand je lui apportai le Livre que j'avois dérobé à mon compagnon , j'eusse eu crainte & peur d'être battu , & je me serois retenu de commettre des larcins , & maintenant je ne serois pas mené à une mort si honteuse & vilaine.

LE SENS MORAL.

Qui en péchant n'est châtié , devient pire de jour-en-jour.

De l'Homme & de ses deux Maîtresses. Fable 83.

ALors que le Printemps commençoit à fleurir , & réjouir chacun d'un nouvel espoir , un homme nourri en delices ni trop vieux ni trop jeune ; mais ses cheveux commençoient à grisonner , il étoit sur le

point d'épouser l'un ou l'autre ; il y avoit une vieille & l'autre assez jeune. Or elles le venoient voir fort



souvent & lui faisoient beaucoup de caresses, entre autres le peignoient & frisoient ; or celle qui étoit vieille lui arrachoit les cheveux noirs, celle qui étoit jeune en faisoit de même, elle lui arrachoit les cheveux blancs pour le rendre plus convenable à son âge, si bien qu'en peu de tems, tant l'une que l'autre lui pélerent toute la tête entièrement : le pauvre bon homme se voyant en ce bel équipage, malgré tout son chagrin d'avoir perdu sa chevelure, ne laissa pas de les remercier : il leur dit fort agréablement, les belles je vous remercie de m'avoir si bien frisé.

LE SENS MORAL.

La meilleure rencontre qui puisse arriver à l'homme vieil, c'est de n'avoir point de femme ; sur tout de jeune.

Du Laboureur & de ses Entans Fable 84.



UN Laboureur avoit plusieurs enfans, qui incessamment avoient difficulté entr'eux, & ne se soucioient nullement des exhortations de leur pere, un jour qu'ils étoient tous assis en la maison, le pere commanda qu'on lui apportât des verges, & étant tous presens il les voulut corriger, & les exhortoit d'avoir l'union ensemble ; ils s'éleverent tous d'un commun consentement contre leur pere & essayèrent de lui ôter les verges ; mais ils n'en purent venir à bout. Alors le pere commanda de prendre chacun leur part des verges & de les rompre, ce qu'ils firent facilement. Lors le pere leur dit, mes chers enfans, quand en cette sorte vous serez unis d'un même courage & volonté, vous ne pourrez jamais être vaincus par vos ennemis ; mais au contraire, si vous avez de la dissention entre-vous, celui qui voudra vous détruire le sera facilement.

LE SENS MORAL.

Beaucoup plus forte est l'union que la sedition, laquelle est impuissante.

De la Nourrice & du Loup. Fable 85.



UN enfant pleuroit, & sa Nourrice le menaçoit de le faire manger au loup, s'il n'étoit plus sa.

ge. Le Loup ouït les menaces, & esperant trouver du butin ils s'approcha de la porte, l'enfant à la fin commença à dormir, & ne dit plus rien: c'est pourquoi le Loup retourna en son bois à jeun & à vuide, la Louve lui demanda où est la proie: le Loup tout chagrin lui dit, la Nourrice m'a trompé, elle promettoit de jeter son enfant qui pleuroit; mais elle ne l'a pas fait.

LE SENS MORAL.

Ne faut point ajouter foi à une femme.

De la Tortuë & de l'Aigle. Fable 86.



LA Tortuë commença à se fâcher d'être toujours à terre, & elle avoit volonté de voir le Ciel de bien près, & en cette pensée promettoit à celui qui la voudroit monter son falaire, l'Aigle se presenta pour lui rendre ce service; & quand elle fut bien haut, l'Aigle lui demanda son falaire: or la pauvrete n'avoit pas de quoi satisfaire, & pour cette cause l'Aigle le tua entre ses ongles, & en sorte que la Tortuë qui desiroit voir l'air, mourut en l'air.

LE SENS MORAL.

Que chacun soit content de son état, il y en a plusieurs

seurs que s'ils se fussent contentez de leurs moyens ils pourroient vivre en sûreté, mais étant montez en haut de gré, sont tombez en danger.

De l'Ecrevisse & de sa Fille. Fable 87.

UN Ecrevisse remonroit à sa Fille qu'elle allât en avant, ma mere, dit la fille, montrez-moi le chemin, & je vous suivrai.

LE SENS MORAL.

Nous ne devons reprendre personne du crime, duquel nous sommes coupables.

De l'Asne vêtu de la peau du lion. Fable 87.



UN Asne vint en la forêt, & rencontra la peau d'un lion, quand il s'en fut vêtu il retourna en sa pâture, & étant ainsi accoutré, il épouventoit les autres bêtes, le maître qui l'avoit perdu cherchoit de tous côtez son Asne, l'Asne voyant son maître vint au devant de lui & accourut en techinant, & incontinent son maître le prenant par les oreilles, lesquelles

apparoissoient par dehors, lui dit j'avouë que tu as trompé tous les autres, toutefois je te connois bien.

LE SENS MORAL.

Ne tient point que tu sois autre que tu n'est, ne te vanne point d'être sçavant quand tu ne sçais rien, riche & noble; mais sur tout quand tu est pauvre & vilain, car quand la verité sera sçüe, tu seras moqué.

De la Grenouille & du Renard. Fable 89.



UN Grenouille sortant du maréc s'en alla au bois, & devant toutes les bêtes sauvages faisoit profession de medecine, se vantoit d'être plus sçavante que Galien & Hypocrate, tout le monde le croyoit, sinon, le Renard qui se moquoit d'elle, comment disoit-il, estimerons-nous celle-ci sçavante en medecine à qui la bouche pâlit; mais plutôt qu'elle se guerisse elle-même, ainsi se moquoit le Renard.

LE SENS MORAL:

C'est une sottise & chose digne de moquerie, de se vanter de ce qu'on ne sçait pas.

Des deux Chiens. Fable 90.



UN Chien aigreur, mordoit bien souvent les hommes, & autant qu'il en rencontroit, son Maître pour cette cause lui attacha un bâton au col, afin que tout le monde s'en gardât. Ce gentil valet pensant que ceci lui avoit été donné en recompense de sa vertu, commença à mépriser ses compagnons. Un venerable Chien d'entr'eux meur d'âge & fort grave lui dit, garde que tu ne te trompe, car ce bâton t'est donné en deshonneur, & non pas par honneur.

LE SENS MORAL.

Le glorieux bien souvent estime à honneur ce qui lui tombe en reproche.

Du Chameau. Fable 91.

UN Chameau se fâchant de sa personne, se plaignoit que les Taureaux avoient deux cornes & quand à lui il étoit nud de toutes armes & n'avoit de quoi pour resister aux autres, il pria Jupiter qu'il lui donnât des cornes; Jupiter se moqua de sa folie, &

seulement lui refusa ce qu'il demandoit ; mais aussi lui racourcit les oreilles.



LE SENS MORAL.

Que chacun soit content de son bien, car plusieurs voulant entreprendre de plus grandes choses sont tombés en de plus petites.

Des deux amis & de l'Ours. Fable 92.



Deux amis alloient ensemble par le Païs, ils rencontrèrent un Ours en leur chemin. l'un monta sur un arbre pour éviter le danger, l'autre ne voyant nul espoir pour s'enfuir, se jeta par terre : la bête s'approcha de lui, marchant tout à l'entour, & lui

tâtoit le nez & la bouche, le pauvre homme retenoit son haleine, & ne bougeoit nullement, & l'Ours pensoit que ce fût un corps mort, car on dit qu'il ne mange point de charogne, il s'en alla sans lui rien faire, puis après le compagnon qui étoit monté sur l'arbre vint demander à l'autre que lui avoit dit la bête à l'oreille, il ma conseilla, dit-il, que je ne me mis jamais en chemin avec un tel ami.

LE SENS MORAL.

C'est une chose vraie & semblable, que dans l'adversité & dans le peril on connoit & distingue ses véritables amis d'avec les faux.

Des deux Pots. Fable 93.

Deux Pots furent arrêtés à la rive de la rivière, l'un étoit de terre, & l'autre de fer. Or tous deux furent portez par la force de l'eau : le Pot de terre craignant d'être brisé, son compagnon lui dit, ne crains point ; car je donnerai si bon ordre que nous ne serons point cassez. Adonc le Pot de terre lui répondit. Soit qu'il m'arrive que tu me brise, soit que je sois cascé par l'impetuosité de l'eau, ce n'est tout un, car la perte tombera sur moi.

LE SENS MORAL.

Il vaut beaucoup mieux vivre & s'entretenir avec son parent, que de frequenter avec un plus puissant que soi : car le plus puissant ne pourra porter dommage & en lui pourras nuire.



Du Taureau & du Bouc. Fable 94.



UN Taureau fuyoit le Lion, & il vint à une caverne cherchant quelque cachette, en entrant, le Bouc vint au devant & le reçut à beaux coups de cornes. Le Taureau lui dit, tu me viens donner des cornes en ma fuite ; mais si celui qui me pourfuit s'en étoit allé tu sentirais combien sont moindres les cornes d'un Bouc que celles d'un Taureau.

LE SENS MORAL.

Celui qui ne sçait comme il faut secourir les misérables ou pour le moins comme il ne leur fait point nuire est digne d'être appelé Bouc ; car quiconque ne s'abstient de travailler la pauvreté (selon que la condition de l'homme est variable) le pauvre devient riche, il se repentira de lui avoir fait du déplaisir.

Du Singe & des Enfans. Fable 95.

Jupiter commanda une fois à tous les animaux de s'assembler devant sa majesté, voulant juger qui seroit celui qui auroit les plus beaux enfans. Les bêtes à lui accoururent ; les oysseaux y volèrent. Aussi les



poissons aborderent à la rive de l'eau pour être de la partie. Le Singe vint le dernier de tous, tirant après soi les deux enfans ; tous les autres d'aussi loing qu'ils l'apperçurent, commencerent à se moquer des vilaines fesses de ses enfans. Lors le singe leur dit, soit donné le prix à qui Jupiter voudra. Quant à moi mes enfans me semblent beaux, à bon droit selon mon jugement ils doivent être préférez à tous autres. Jupiter se tourit de cette parole.

LE SENS MORAL.

Et nous & ce qui est nôtre nous est ; mais il faudroit que les autres jugeassent de nous & de nôtre fait, de peur que si nous nous jugeons nous-mêmes nous ne soyons moquez avec le Singe.

De la Gruë & du Paon. Fable 95.

UN Paon & la Gruë soupoient ensemble, en devisant à table, le Paon se vantant monstroit sa queue & méprisant la Gruë, confessoit que le Paon avoit de belles plumes ; mais qu'à peine pouvoit-



voler sur les maisons, & elle d'un vol courageux voloit sur les maisons toute nue.

LE SENS MORAL.

Que nul ne méprise autrui, chacun à son don, chacun sa vertu, celui-ci manque de vertu, & aufsi si il possède un autre don duquel tu as affaire.

Du Tygre & du Renard. Fable 96a



UN Veneur chassoit avec son Arc. Le Tygre commanda à toutes les autres bêtes de reculer arriere & que lui seul acheveroit bien cette guerre, le Veneur poursuivait toujours sa chasse, tiroit de

grands coups de flèches, le Tygre fut merveilleusement blesté, le Renard le vit revenir de la guerre & comme il tirait la flèche dehors de la playe, il lui demanda qui est celui qui a si fort navré une si vaillante bête; le Tygre répondit qu'il ne connoissoit point celui qui lui avoit donné le coup, toutefois par la grandeur de la playe, il conjecturoit que c'étoit quelque homme.

LE SENS MORAL.

Les vaillans sont volontiers fols & malvaitez; car l'adresse surmonte la force.

Des quatre Taureaux & du Lyon. Fable 97.



QUATRE Taureaux s'assemblerent, & firent complices de ne point s'abandonner l'un l'autre; mais quiconque fraperoit l'un, fraperoit l'autre. Le Lion les vit paître ensemble, qui combien qu'il eut faim, toutefois il ne les osa pas attaquer étant ensemble. Premièrement il trouva moyen par fines paroles des les separer, & puis après facilement les devora

LE SENS MORAL.

Il n'y a rien plus ferme qu'un bon accord ; mais la discorde rend même les plus puissants imbeciles.

Du sapin & du Buisson. Fable 98.



LE Sapin méprisoit le Buisson, il se vantoit de sa hauteur, qui étoit appliquée es grandes maisons & étoit mis debout aux Navires avec les voiles ; mais que le Buisson étoit petit & abject, & inutile à tous usage. L'un d'eux discret en paroles lui dit, Monsieur le Sapin tu te glorifie bien de tes qualitez, & tu te réjouis de nos maux. Mais tu ne dis mot de tes maux, & tu laisse là nos biens, quand on te coupe avec la coignée sonnante combien voudrois-tu donner alors, que fusse semblable à nous qui sommes assurés

LE SENS MORAL.

Il y a toujours du mal avec les richesses, & le moyen d'éviter est toujours quelque bien l'un est sur l'autre, n'est sans crainte & danger. Les hautes Tours sont sujettes à plusieurs jours de chutes. Et les fondres frappent les plus grandes montagnes.

Du Pêcheur & du petit Poisson. Fable 99.



LE petit poisson pris à l'hameçon, prioit le Pêcheur qu'il le laissât aller, & disoit que n'aguères il étoit sorti du ventre de sa mère, & d'avantage, vu qu'il étoit tant menu qu'il se pouvoit pas de beaucoup servir à table, que s'il le laissoit aller, après qu'il seroit devenu grand, il se viendroit rendre à l'hameçon de bon gré, le Pêcheur dit qu'il ne vouloit point laisser aller la proye certaine, tant fut-elle petite : je sçai, dit-il ce que j'ai ; mais je ne sçai ce que je dois avoir, je n'achete point l'espérance à prix d'argent.

LE SENS MORAL.

Le certain vaut mieux que l'incertain, le présent que l'avenir, combien qu'un petit profit en ait amené plusieurs fois un grand.

De l'Avaricieux & de l'Envieux. Fable 100.

DEux hommes, l'un Avaricieux & l'autre Envieux, prioient Jupiter, Jupiter leur envoya Apollon pour satisfaire à leurs prières, Apollon leur



Donna pleine liberté de soumettre par condition que tout ce que l'un auroit demandé, l'autre le reçût au double. L'avaricieux fut longuement en doute, cōme ainsi fut que rien ne le pût contenter. Finalement il demanda plusieurs choses & son compagnon reçût le double. Conséquemment l'envieux demanda que l'un des yeux lui fût arraché, esperant que par ce moyen son compagnon perdroit les deux.

LE SENS MORAL.

Qui pourroit rassasier l'avarice? Quant à l'envie il n'y a rien de plus insensé, laquelle pourroit qu'elle mise à avoir veut bien en tirer du mal.

De l'Enfant & du Larron. Fable 101.



UN Enfant pleuroit étant assis auprès d'un Puits, un Larron lui demanda pourquoi il pleuroit.

L'enfant lui dit, ma corde est rompuë & ma cruche laquelle étoit d'or, est tombée au Puits. Le galand tout incontinent se dépouilla, & se jeta dedans le Puits pour chercher cette cruche, après qu'il l'eût bien cherchée & n'eût rien trouvé, il remonta & ne trouva l'enfant n'y son habit, car l'enfant l'avoit emporté.

LE SENS MORAL.

Souvent sont trompez ceux qui sont accoutumés de tromper.

Du Lion & de la Chevre. Fable 102.



UN Lion vit une Chevre pendue à un buisson sur une haute roche. Il lui conseilloit de descendre au champ pour brouter le thiu & les faules vertes. La Chevre refusa très-bien son conseil disant: certes ces paroles ne sont point; mais tu as le courage plein de fraudes & tromperie.

LE SENS MORAL.

Pense qui est celui qui te conseille. Plusieurs conseillent des choses utiles: non pour toi, mais pour eux-mêmes.

De la Corneille & de la Cruche. Fable 103.



U Ne Corneille ayant soif trouva une cruche pleine d'eau ; mais la cruche étoit si profonde que la Corneille ne pouvoit pas toucher jusques à l'eau : Elle s'éforçoit de rompre la cruche & elle ne pouvoit, lors elle alla choisir des pierres en l'arcine & les jetta dedans, par ce moyen l'eau se leva & la Corneille bût.

L E S E N S M O R A L.

Ce que tu ne peut faire par force, tu le feras plusieurs fois par prudence & conseil.

Du Laboureur & du Taureau. Fable 104.



U N Laboureur avoit un Taureau qui ne pouvoit endurer rien n'y joug quelconque. Le Païsan aucunement sin coupa les cornes à la bête, car il frapoit des cornes : lors il l'attella, non pas au chariot, mais à l'éteau, afin qu'il ne ruât pas contre son maître, il tenoit la manche de la charuë, tout joyeux de ce que par son moyen étoit assuré des cornes & du pied de son Taureau : mais qu'à vint-il, le Taureau par fois résistant éparletoit la poussiere de ses pieds, & en remplissoit la bouche & la tête du Païsan.

L E S E N S M O R A L.

Il y en a qui sont si difficiles à traiter, qu'on ne les peut adoucir par art ni conseil quelconque.

Du Satyre & du Pelerin. Fable 105.



L E Satyre qui jadis fut réputé pour le Dieu des bois & forêts, ayant pitié d'un pauvre Pelerin passant tout accablé de neige, & trahi de froid le mena en sa caverne & le fit très-bien chauffer. Or le pauvre morfoadu souffloit en ses mains, le Satyre lui demanda la cause pourquoi il souffloit ainsi, lequel lui répondit, afin que j'échauffe mes mains, puis après

quand ils furent assis à la table le Pelerin souffla la bouillie, ce que voyant le Satyre lui demanda pourquoy il faisoit cela ainsi, dit-il, que je la refroidisse, lors le Satyre jeta hors son hôte tout incontinent, disant je ne veux point en ma caverne un homme qui ait la bouche si variable.

LE SENS MORAL.

Garde-toi bien de recevoir à ta table un homme de deux paroles.

Du Taureau & du Rat. Fable 106.



LE Rat avoit mordu le pied du Taureau & s'enfuyoit en sa taniere, le Taureau commença à dresser ses cornes & chercher son ennemi, il ne le trouva point, car il étoit si petit qu'il ne le pouvoit voir, le Rat se moquant de lui, dit: pour ce que tu est fort puissant & de grande stature, tu ne dois mépriser un chacun, maintenant un bien petit Rat t'a blessé, voire sans danger.

LE SENS MORAL.

Nul ne doit mépriser son ennemi.

De l'Oye & de son Seigneur. Fable 107.

UNe Oye pondoit tous les jours des œufs d'or à son Seigneur, le Seigneur desirant être riche tous



tout à coup tua son Oye, esperant trouver une grande Finance d'or; mais le malheureux après qu'il eut trouvé le ventre vuide, il fut étonné & se déconfortoit, se plaignoit de ce qu'il avoit perdu son bien & son esprit.

LE SENS MORAL.

Il faut que nous doutions nos volontez, sans douter que nous soyons trop hardis & soudains. Car hâterveté nuit à celui qui veut plus acquerir qu'il ne doit, plusieurs fois il n'aquiert rien.

Du Singe & de ses deux enfans. Fable 108.

LE Singe, comme on dit, quand il a porté deux gemeaux il aime l'un, & ne tient conte de l'autre. Or donc la singesse étoit accouchée de deux gemeaux, en sa gesine lui advint une frayeur, voulant éviter le danger qu'elle voyoit devant ses yeux, prit celui qu'elle aimoit entre les bras, lequel en se trop avançant de courir, elle le froissa contre les pierres, & le tua, & celui qu'elle ne portoit pas sur ses épaules & duquel elle ne tenoit conte, demeura sain & sauve.

LE SENS MORAL.

Il arrive souvent que les peres & meres pour un

amour trop fort qu'ils ont envers leurs enfans, sont cause de leur mauvaise aventure & celui qu'ils n'auront gueres aimé deviendra prud'homme, se & portera vaillant.

Du Renard & du Leopard. Fable 109.



UN Renard & un Leopard avoient debat quant à leur beauté, le Leopard louïoit hautement sa peau, parce qu'elle étoit de différentes couleurs, le Renard pour ce qu'il ne pouvoit preferer la sienne, lui dit, mais de combien suis-je plus grand que toi qui ai l'esprit de diverses couleurs & non pas le corps.

LE SENS MORAL.

La beauté de l'esprit doit être preferée à la beauté du corps.

De la Chatte & de Venus. Fable 110.

UN jeune compagnon aimoit grandement une Chatte, or il pria Venus qu'il lui plût de changer la Chatte en femme, la Déesse ayant compassion du desir du jeune homme, convertit la bête en une belle jeune femme, & quand le compagnon fut si épris de son amour il l'amena incontinent en sa maison, tous deux couchés au lit, Venus voulant es-

fayer si elle avoit changé de condition avec le corps, lâcha un Rat au milieu de la chambre, ayant donc mis en oubli le lit & celui qui étoit avec elle se jetta en sursaut hors du lit, pour suivre le Rat & le vouloit manger, lors la Déesse courroucée la remit en sa premiere nature.

LE SENS MORAL.

Les méchans quoi qu'ils changent souvent de condition, toutefois ils ne changent jamais de façon de faire.

Du malade & du Medecin. Fable 111.



LE Medecin demanda au malade comment il s'étoit porté, j'ai été dit le malade, en chaleur ou tre mesure. Cela est bon, dit le Medecin. Le lendemain il lui demanda encore comment il s'étoit porté. Le malade lui répondit, j'ai eu longuement un grand frisson, ceci est bon, dit le medecin. Il lui demanda pour la troisième fois, le malade lui dit qu'il étoit grandement débile d'un flux de ventre, ceci est encore bon, dit le medecin: puis après un de ses amis le visita & lui demanda comment il se portoit, je me porte bien dit-il, au dire du medecin, mais pourtant je me meurs.

LE SENS MORAL.

Il nous faut rejeter loin de nous les flâteurs.

Des Coqs & de la Perdrix. Fable 112.



UN Poullaiier avoit plusieurs coqs en la maison, pour leur donner quelque honnête compagnie, il acheta une Perdrix & la mit avec eux; mais incontinent que les Coqs virent cette nouvelle compagne, chacun lui donnoit son coup de bec & la chassoit: Or la Perdrix se tourmentoit en soi-même, pensant qu'elle fût ainsi déchaîné, parce qu'elle n'étoit pas de la force des autres. Mais après qu'elle vit qu'ils s'entrebattoient, elle appaisa un peu sa tristesse, & dit certes, je ne me tourmenterai plus, puis que je vois qu'ils s'entrebattent eux-mêmes.

LE SENS MORAL.

L'homme sage doit porter patiemment les injures des étrangers, entre lesquels il voit débat & dissensions domestiques.

Du Charbonnier & du Foulon. Fable 113.



LE Charbonnier demurant en une maison de loüage, pria un Foulon son voisin de demeurer ensemble avec lui en une même maison, auquel répondit le Foulon, mon ami cela ne me seroit nullement profitable, car je crains que ce que j'aurois blanchi ne devienne noir par la noirceur de ton charbon.

LE SENS MORAL.

Cette Fable appartient à ceux qui ont belle apparence de corps, mais rien d'industrie.

De la Chauve-souris, du Buiffon & du Plongeon.
Fable 114.

LA Chauve-souris, le Buiffon & le Plongeon s'accompagnerent ensemble pour exercer marchandise. La Chauve-souris donc emprunta de l'argent & le mit en commun. Le Buiffon porta une robbe avec soi; le Plongeon prête de l'or, & en cette sorte ils se mirent sur mer; or il survit une grande tempête qui enfondra le Navire, & par ce moyen renversa tout ce qui étoit dedans l'eau. Depuis ce tems-là donc le Plongeon habite sur le bord de la mer, attendant

qui la mer, jette son or en quelque part, la Chauvesouris craignant ses creditiers ne se montre que de nuit. Le Buiffon s'attache aux robbes des passans, pour voir s'il ne reconnoitra point la sienne.

LE SENS MORAL.

Là où est nôtre cheute preparée, là volontiers nous nous y jettons.

Des deux compagnons & d'un Asne. Fable 115.



Deux compagnons passerent par les deserts trouverent un Asne en leur chemin, & commencerent à se débatre à qui seroit l'Asne, & qui des deux l'emmeneroit en sa maison; car un chacun pensoit que fortune leur eût envoyé belle rencontre. Cependant qu'ils se débatoient ensemble, l'Asne se déroba, & tous deux furent frustrés de leur esperance.

LE SENS MORAL.

Plusieurs déchoient de leur profit, quand il n'en sçavoient pas user comme il appartient.

FIN.

APPROBATION.

VEU par ordre de Monseigneur le Chancelier. A Paris, le deuxiême jour du mois de Juin, mil sept cens quatorze. Signé, D'ANCHET.

PRIVILEGE DU ROT.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra: SALUT, nôtre amée la Veuve de JACQUES OUDOT, Imprimeur & Libraire à Troyes; Nous ayant fait exposer qu'elle desiroit faire imprimer un Livre intitulé, *Les Fables d'Esopé*, s'il nous plaisoit de luy accorder nos Lettres de Permission sur ce necessaires: Nous avons permis & permettons par ces Presentes à ladite Veuve de JACQUES OUDOT, d'imprimer lefdit Livre; en telles formes, marges, caracteres, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons defenes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance: A la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois

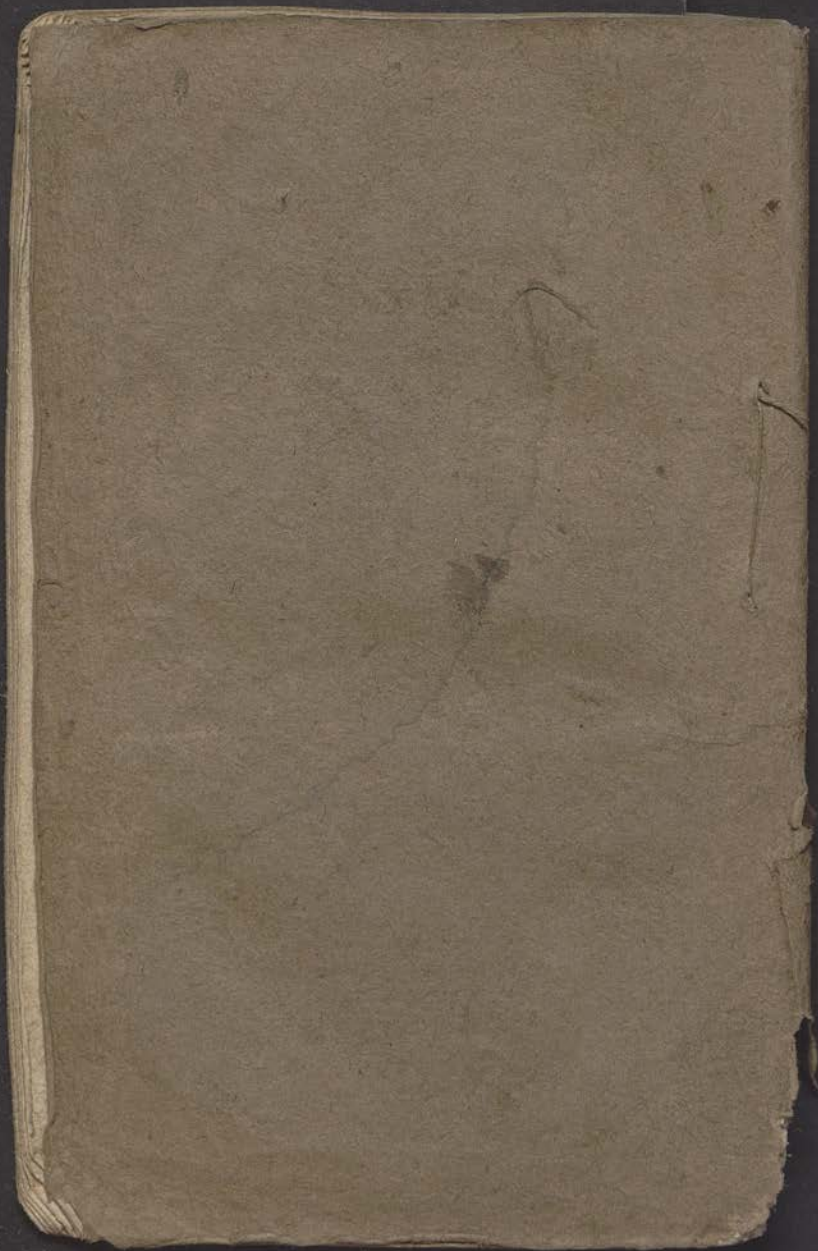
mois de la date d'icelles ; que l'Impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume ; & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis de chacun deux Exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & Féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Daniel François Voisin Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons de & enjoignons de faire jouir l'Expofante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie de dites Présentes qui sera imprimée, au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartes-Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donnè à Fontainebleau le dix-neuvième jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent quatorze, & de nôtre regne le soixante & douzième. Par le Roi en son Conseil.

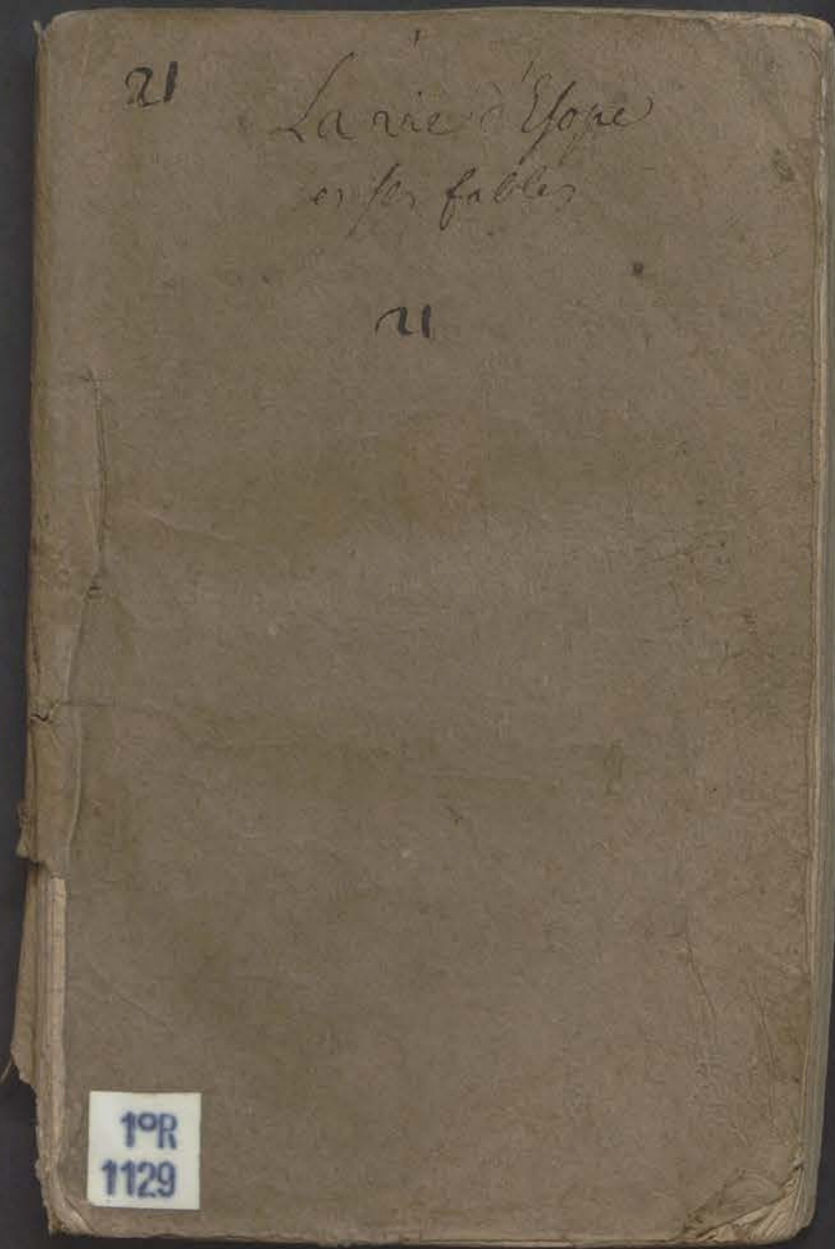
Signé, FOUQUET, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre N° 3 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 858. N° 1063, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1703. A Paris ce 5. Octobre 1714.

ROBUSTEL, Syndic







Kodak Digital Science Imaging Test Chart TL-5003

Kodak *digital science*

©1995, Eastman Kodak Company, All Rights Reserved Rev. 1.0 PRINT DATE: 04.01.97

4.5 2.8 2.5
5.0 3.2 2.2
6.3 3.6
7.5 4.0
8.5 4.5

65 120

ABCDEF GHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890 Modern

ABCDEF GHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890 Courier New

ABCDEF GHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890 Times Roman 6pt

ABCDEF GHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890 Times Roman 8pt

ABCDEF GHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890 Times Roman 10pt

ABCDEF GHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
W XYZabcdefghijklmnopqrstuvwxyz
yz1234567890 Times Roman 12pt

Made by: **APPLIED IMAGE, Inc.**
1653 EAST MAIN ST., ROCHESTER, NY 14609
PH 716-482-0300 FAX 716-288-5889

500 600
300 400
200 250
150
125
100
90
80
70
60

30 40 25 25
40 40 30 30
50 50 40 40
60 60 50 50

15 13 11 9 7 5 3 1

ONE ONE ONE ONE ONE ONE ONE ONE ONE ONE
TWO TWO TWO TWO TWO TWO TWO TWO TWO TWO
THREE THREE THREE THREE THREE THREE THREE THREE THREE THREE
FOUR FOUR FOUR FOUR FOUR FOUR FOUR FOUR FOUR FOUR

16 14 12 10 8 6 4 2

xrite

colorchecker CLASSIC